

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

**Quel modèle de
gouvernance politique ?
Analyse de la prospective
artistique et scientifique**

Mémoire réalisé par
Michelle Copmans

Promoteur
Philippe Scieur

Année académique 2020-2021

Master (120) en sciences politiques, orientation générale

Table des matières

Table des matières	Page 1
Introduction	Page 3
Chapitre 1 : La problématique	Page 6
Chapitre 2 : De la notion au concept de gouvernance	Page 7
2.1. Évolution du terme	Page 7
2.2. Construction du concept	Page 10
2.2.1. Principes fondateurs	Page 10
<i>a. Multiplicités d'acteurs</i>	<i>Page 10</i>
<i>b. Système/approche non linéaire</i>	<i>Page 11</i>
<i>c. Fonction de régulation/décision collective</i>	<i>Page 12</i>
2.2.2. Formes de démocratie	Page 12
<i>a. Directe</i>	<i>Page 14</i>
<i>b. Indirecte</i>	<i>Page 15</i>
2.2.3. Rôle de l'administration	Page 15
<i>a. Contrôle</i>	<i>Page 15</i>
<i>b. Monitoring systémique</i>	<i>Page 16</i>
<i>c. Définition des orientations</i>	<i>Page 16</i>
<i>d. Arbitrage</i>	<i>Page 16</i>
<i>e. Interpellation</i>	<i>Page 16</i>
Chapitre 3 : Discussion théorique de la gouvernance	Page 17
Chapitre 4 : La prospective scientifique	Page 21
Chapitre 5 : La prospective artistique	Page 25
5.1. Origines de la dystopie	Page 25
5.2. Les premières œuvres dystopiques	Page 27
Chapitre 6 : Méthodologie	Page 30
6.1. Typologie de Mannermaa	Page 30
6.1.1. <i>Paradigme descriptif</i>	<i>Page 30</i>

6.1.2. <i>Paradigme des scénarios</i>	Page 31
6.1.3. <i>Paradigme des evolutionary future studies</i>	Page 31
6.2. Archétypes de Dator	Page 33
6.2.1. <i>Prospective exploratoire</i>	Page 34
6.2.2. <i>Prospective normative</i>	Page 35
6.2.3. <i>Les quatre archétypes</i>	Page 35
6.3. Analyse d'œuvres artistiques	Page 39
6.3.1. <i>La Foire aux Immortels</i>	Page 40
6.3.2. <i>Transperceneige</i>	Page 43
6.3.3. <i>Shangri-La</i>	Page 45
Chapitre 7 : Analyse	Page 50
7.1. Prospective, gouvernance et action collective	Page 50
7.2. Les défis de scénarios de la gouvernance selon la prospective	Page 52
7.2.1. <i>Défis</i>	Page 52
a. <i>Dualité économique</i>	Page 53
b. <i>Dualité conflictuelle</i>	Page 54
c. <i>Mondialisation économique</i>	Page 54
d. <i>Immatérialité de l'internet</i>	Page 54
e. <i>Changements climatiques</i>	Page 54
7.2.2. <i>Scénarios</i>	Page 55
a. <i>La gouvernance par la marché</i>	Page 55
b. <i>La gouvernance unilatérale</i>	Page 55
c. <i>La gouvernance multilatérale</i>	Page 56
7.3. Relation entre prospective scientifique et artistiques	Page 56
Conclusion	Page 58
Bibliographie	Page 60

Introduction

L'humanité possède de nombreuses caractéristiques qui la diffère des autres animaux qui peuplent la planète. L'une d'entre elle est sa capacité à créer des institutions pour gérer la vie en communauté. Aristote fut à cet égard le premier à définir l'humain comme un animal social et raisonnable. A l'instar d'autres espèces, l'Homme peut difficilement survivre seul et pour organiser sa vie en société, il a tissé un réseau extrêmement complexe de communautés, parfois virtuelles, qui partagent des relations sociales, des croyances, des traditions, des normes et des lois.

Même s'il s'agit d'un concept d'usage relativement récent, la gouvernance représente la manière donc une société humaine s'organise politiquement. Puisque l'homme est capable d'une grande adaptabilité et qu'il modifie son mode de vie au gré d'inventions révolutionnaires, le concept de gouvernance évolue lui aussi. De nombreux théoriciens – philosophes, politologues et sociologues – ont imaginé quels seraient les meilleurs modes de gouvernance pour nos sociétés. Jusqu'ici, et pour citer l'aphorisme de Winston Churchill¹, la *démocratie a toujours été considérée comme le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres.*

Qu'en est-il de l'avenir de la gouvernance ?

Depuis la nuit des temps, l'humanité tente d'anticiper et d'imaginer son futur. Il n'est aucune conversation avec un enfant sans la traditionnelle question « *qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ?* ». Et l'enfant, naïvement, s' imagine tantôt pilote, tantôt policier. L'être humain, depuis sa plus tendre enfance, est enclin à se projeter dans le futur.

Plus tard, ce futur qu'il ignore lui provoquera des craintes qu'il exorcisera en se raccrochant à des croyances, des mythes et des rituels. Ce que l'on ne connaît pas est toujours un peu effrayant. Et le futur est par définition incertain.

Lorsqu'il est empiriquement impossible de le planifier, l'Homme imagine des réponses. Par des illustrations, des narrations, des hypothèses,... tantôt scientifiques, tantôt artistiques.

¹ Lorsque Winston Churchill prononce cette phrase le 11 novembre 1947, il est alors le leader de l'opposition à la Chambre des communes. Il reprochait au gouvernement d'Attlee de vouloir diminuer les pouvoirs de la Chambre des Lords et de ne considérer la démocratie que comme un bail de cinq ans pendant lesquels la majorité pouvait faire ce qu'elle voulait sans se préoccuper de ce qui réside au même centre de la démocratie: le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple.

Depuis la préhistoire, l'art a toujours été un moyen très efficace de laisser libre court à l'imagination et d'apporter des illustrations originales à l'humanité dans ce qu'elle a de plus vulnérable. L'artiste, au travers de sa sensibilité, observe minutieusement la société dont il fait partie intégrante et cette analyse transparait dans ses œuvres, qu'elles soient littéraires, cinématographiques ou picturales.

Beaucoup plus récentes, les sciences sociales ont la réputation d'être nettement plus rigoureuses puisqu'elles sont basées sur des observations objectives et vérifiables qui laissent moins de place à la créativité. Néanmoins, en tant que scientifiques, le politologue, le sociologue ou le philosophe observent également notre société à laquelle ils apportent une vision analytique au travers de théories.

Il nous a semblé intéressant d'analyser comment ces deux disciplines – art et sciences sociales – qui par nature s'ignorent voire se méprisent, envisagent le futur de la gouvernance. Nous le ferons au travers, d'une part, de la science de l'homme à venir² : la prospective ou *future studies*. Discipline relativement jeune, elle est utilisée régulièrement dans le champ de l'action publique afin d'appréhender les différentes évolutions que connaît la société dans son ensemble. Ainsi, la prospective traitera de sujets tels que la démographie, l'énergie ou la santé.

D'autre part, nous analyserons également le futur de la gouvernance au travers d'un autre type de prospective, artistique cette fois : la science-fiction.

A cette fin, notre recherche se structure comme suit :

Dans un chapitre un, nous présentons la problématique et notre hypothèse de départ.

Dans un chapitre deux, nous développerons le concept de gouvernance en précisant l'origine et l'évolution du terme. Nous construirons le concept de gouvernance selon ses principes fondateurs et nous envisagerons les différentes formes de démocratie puisque ces deux concepts sont étroitement liés. Nous terminerons ce chapitre par l'analyse du rôle de l'administration.

Dans un chapitre trois, nous proposerons une théorie de la gouvernance en abordant les problématiques actuelles et futures auxquelles elle fait face.

² Selon les termes de Gaston Berger issu de l'ouvrage *De la prospective : textes fondamentaux de la prospective française, 1955-1966*, Harmattan, 2007, p.209

Dans un chapitre quatre, nous analyserons les origines de la prospective scientifique qui peut être considérée comme un outil afin de répondre aux problématiques de la gouvernance abordées dans le chapitre précédent.

Dans un chapitre cinq, nous aborderons la prospective artistique, c'est-à-dire la science-fiction, au travers de ses origines et de ses premières œuvres.

Dans un chapitre six, nous préciserons quelle sera notre méthodologie afin d'analyser notre problématique et de tester notre hypothèse.

Dans un chapitre sept, nous testerons notre hypothèse de travail au travail d'une analyse de la prospective scientifique et de la prospective artistique au travers de notre grille de lecture constituée lors du chapitre précédent.

Enfin, nous présenterons nos conclusions.

1. Chapitre 1. La problématique

Il existe une abondante littérature consacrée à la gouvernance et à la prospective. Les deux concepts partagent d'ailleurs d'autres points communs : ils sont relativement récents, ils sont très à la mode et ils sont dès lors assez difficiles à définir parce qu'utilisés de manière polysémique.

Lors de la chute de l'Union soviétique et la fin du duopole opposant capitalisme au communisme, de nombreux politologues se sont penché sur l'avenir politique du monde. Tandis que Samuel Huntington prédisait des chocs civilisationnels causés par un repli identitaire lié paradoxalement à une globalisation perçue comme trop uniformisante, Francis Fukuyama affirmait que la démocratie capitaliste avait définitivement vaincu et qu'elle allait dès lors se propager pacifiquement à toutes les nations de la planète pour convertir ses habitants en êtres apathiques et déconnectés du politique.

Trente ans après la parution de ces ouvrages de sciences politiques que l'on peut considérer comme prospectifs puisqu'ils proposent des scénarios pour le futur, force est de constater que les deux auteurs ont posé les bonnes questions et y ont partiellement répondu. Le nouvel ordre mondial, la société civile internationale³ ou l'érosion du concept de souveraineté sont des questions de politique contemporaine auquel une réflexion approfondie sur de nouveaux modèles de gouvernance adaptés à l'évolution de notre société apparaît nécessaire.

Au travers du prisme de la prospective, nous allons tenter de définir quels sont les modèles de gouvernance apportés par les sciences sociales et la science-fiction.

Notre hypothèse est que, d'une part, malgré une créativité et une liberté qui pourraient sembler s'opposer à toute démarche scientifique et d'autre part, malgré un certain mépris intellectuel des scientifiques envers les artistes, la production artistique en matière de prospective s'inscrit totalement dans une démarche rigoureuse et qu'elle pourrait dès lors servir de base, voire de modèle, à des scénarios sur l'avenir de la gouvernance.

³ Le sujet n'est pas neuf puisque la réflexion a été entamée par Emmanuel Kant au XVIIIe siècle.

2. Chapitre 2 : De la notion au concept de gouvernance

Nous allons dans ce chapitre retracer les utilisations du terme de gouvernance à travers l'Histoire. Tantôt urbaine, démocratique, globale ou post-moderne, elle a toujours été un terme polysémique et dès lors, difficile à définir. Depuis quelques années, elle est devenue extrêmement à la mode. Si un terme perd en signification ce qu'il gagne en extension, nous tenterons malgré tout de dégager une définition pertinente qui nous aidera par la suite à déceler les différents types de gouvernances politiques. Dès lors, nous transformerons le terme de gouvernance en concept.

2.1. Évolution du terme

Le terme « gouvernance » provient du verbe grec *kubernân* qui signifie diriger un char ou un navire. Platon l'utilise de manière métaphorique lorsqu'il compare la démocratie athénienne à un navire. Selon lui, le démocratie, à l'instar du navire, est en proie à un problème majeur : tout le monde veut gouverner. Cependant, il ne peut y avoir qu'un seul timonier. Cette métaphore maritime comparant la politique à la navigation allait donner naissance à deux termes bien distincts : gouvernement et gouvernance.

Platon souhaite apporter une nuance entre la pratique du gouvernement et sa technique, la gouvernance. Il estime que la gouverner les hommes nécessitent un savoir très précis et hautement technique que seuls des spécialistes pourront appliquer.

Pour Platon, très critique envers la démocratie qu'il qualifie de régime de l'égalité par excellence, un modèle politique où personne ne détient l'autorité n'est pas souhaitable. S'il n'y a pas de hiérarchie politique, c'est l'anarchie puisque pour gouverner, il faut aussi être gouverné⁴.

Jusque très récemment, les termes de gouvernance et de gouvernement étaient synonymes, tant dans la langue française que dans la langue anglaise.

Au XIII^e siècle, le terme apparaît en ancien français et signifie gouvernement. En 1478, il désigne les territoires d'Artois et de Flandre qui étaient dotés d'un statut administratif particulier et en parallèle, il désigne aussi la charge domestique de la gouvernante.

⁴ L'idée platonicienne sera largement reprise et définie dans l'ouvrage collectif *Être gouverné. Études en l'honneur de Jean Leca*, Presses de Sciences po, 2003.

Il passe ensuite dans la langue anglaise pour désigner l'action de gouverner (*governance*). On retrouve le terme dans la plupart des langues latines – dont le mot *gubernare* a engendré de nombreux dérivés – où il revêt systématiquement la même signification : celle de diriger dans les sphères politiques, administratives ou domestiques.

Il tombe ensuite en désuétude pour réapparaître dans la langue anglaise en 1937 dans l'ouvrage de Ronald H. Coase *The Nature of the Firm* dans lequel il expose les bases de la théorie néo-institutionnaliste. La gouvernance d'entreprise (*corporate governance*) utilise le terme pour désigner les modes de gestion et de direction des entreprises. La gouvernance est de ce fait un processus et non une structure. Elle définit un réseau de relations entre des acteurs qui cherchent à obtenir un profit majeur ou simplement, améliorer la gestion interne.

C'est ensuite le mouvement urbain d'autogestion sous l'ère Thatcher qui fait renaitre le terme dans un contexte de gestion publique avec la gouvernance urbaine (*urban governance*).

Suite aux restrictions budgétaires drastiques, certaines communes – comme ce fut le cas de Liverpool – ont créé des *neighbourhood councils* afin de protester contre les privatisations des services publics.

Si la gouvernance, ainsi que nous venons de le voir, est un terme ancien, ce n'est que depuis la fin du XXe siècle qu'il commence à prendre la signification que nous lui connaissons aujourd'hui et surtout, à prendre une dimension internationale avec la gouvernance contre le pauvreté.

Dans les années 80, lorsque le cours des matières premières chute drastiquement et que les États-Unis décident d'augmenter leur taux d'intérêt afin d'enrayer la machine déflationniste, les pays en voie de développement n'ont d'autres choix que celui de réformer leur économie, alors surendettée, afin de pouvoir continuer à honorer leurs créances. Les grandes agences internationales de l'aide au développement ont proposé des solutions de bonne gouvernance (*good governance*) aux dirigeants de ces pays – principalement d'Afrique subsaharienne – afin de réduire la pauvreté, privatiser certaines fonctions publiques et surtout, promouvoir la société civile.

Puisque les dirigeants de ces pays sont jugés trop corrompus pour assainir eux-mêmes leurs économies, l'objectif de la bonne gouvernance est de faire appel à de nouveaux acteurs privés, principalement des organisations non-gouvernementales ou des entreprises privées du secteur humanitaire⁵.

En 1992, James Rosenau publie avec Ernst-Otto Czempiel l'ouvrage *Governance without Government : order and change in world politics*⁶ dans lequel le concept de gouvernance globale est défini pour la première fois. La même année, Willy Brandt initie la *commission on global governance* auprès de l'ONU dont le rapport, intitulé *Our Global Neighborhood*, est publié trois ans plus tard.

Situé entre la mondialisation économique et le multilatéralisme politique, le concept s'intéresse aux capacités décisionnelles et organisationnelles des sphères politiques dès lors que l'échelle des interactions économiques est planétaire.

En d'autres termes, la gouvernance globale tente de définir quelles pourraient être les institutions politiques les plus appropriées afin d'accompagner la mondialisation économique. Elle admet donc les craintes que peut susciter la mondialisation lorsque celle-ci échappe au contrôle d'institutions politiques adéquates garantissant la participation démocratique et l'efficacité des décisions. Implicitement, elle amène donc le constat que ni les États, ni les organisations internationales actuelles ne sont à même de le faire.

Paradoxalement, rechercher les bienfaits de la mondialisation peut paraître utopique ou, à tout le moins, à contrecourant d'une certaine tendance au repli identitaire, à l'érosion démocratique et aux mouvements antimondialisation.

Pourtant, le concept de gouvernance globale permet d'échapper aux paradigmes réaliste et libéral des relations internationales qui ont dominé l'analyse des organisations internationales jusqu'à la fin des années 80 en tenant compte de l'apparition de nombreux

⁵ L'exemple du collectif *United Support of Artists for Africa* est à ce sujet éloquent de l'engouement caritatif du secteur privé, en l'occurrence des artistes, pour le sort de l'Afrique sub-saharienne au milieu des années 80 puisque les recettes de la chanson *We are the World* estimées à plus de 70 millions de dollars, furent intégralement consacrées à la lutte contre la famine.

⁶ ROSENAU James et CZEMPIEL Ernst-Otto, *Governance without Government : order and change in world politics*, Cambridge University Press, 1992.

acteurs non-étatiques sur la scène internationale et l'utilisation sans cesse croissante – et surtout globale – des technologies.

Dans la gouvernance globale, l'économie de marché n'est pas un frein à la démocratie. Au contraire, les dimensions économiques et politiques se complètent pour permettre la définition du concept de développement durable et de prise en compte de l'existence de biens publics mondiaux.

2.2. Construction du concept

Au travers de la littérature scientifique, nous allons expliquer la construction du concept de gouvernance grâce à un modèle d'analyse reprenant trois principes fondateurs. Le but est de montrer les caractéristiques empiriques de la gouvernance. Nous étudierons ensuite les formes de démocratie et nous conclurons par le rôle de l'administration.

2.2.1 Principes fondateurs

A. Multiplicités d'acteurs

Gerry Stoker, professeur de sciences politiques à l'Université de Glasgow et responsable du programme de recherche sur la gouvernance urbaine, énonce dans un article de 1998 écrit pour l'UNESCO cinq propositions afin de définir une théorie de la gouvernance :

- La gouvernance se réfère à un ensemble d'institutions et d'acteurs qui proviennent à la fois du gouvernement mais également du reste de la société.
- Cette mise en réseau tend à effacer les frontières et les responsabilités entre les secteurs public et privé dans la recherche de solutions aux problèmes économiques et sociaux.
- La mise en réseau traduit une interdépendance élevée dans les relations entre les institutions impliquées dans l'action collective.
- La gouvernance se compose de réseaux d'acteurs autonomes et autogouvernés.

- La gouvernance reconnaît la possibilité de ne pas s'en remettre au pouvoir ou à l'autorité étatique grâce à de nouvelles techniques qui remplacent le contrôle par la coordination et l'orientation.

B. Systeme/approche non linéaire

Analyser l'action publique aujourd'hui n'est possible qu'en tenant compte des aspects économiques et technologiques de la société, des contraintes politiques et des enjeux sociétaux. Cela implique une multitude et une complexité de paramètres auxquels les institutions politiques actuelles et le système représentatif ne peuvent plus répondre de manière adéquate. Ainsi que le mentionne Pierre Favre dans son ouvrage *Être gouverné. Études en l'honneur de Jean Leca* :

Le politique lui-même d'abord parfois se dérobe, et il importe de tenter de préciser dans quels cas l'action publique existe et dans quels cas elle disparaît. Il est des lieux et des moments où des pans entiers de la société échappent à l'emprise du « gouverner »⁷.

La gouvernance est présentée dès lors comme une réponse à cette métamorphose de la société :

Le secteur public comme la société a besoin de nouvelles sources d'expertise, d'établissement de réseaux d'échange continu d'informations entre le gouvernement et ceux qui savent, et de rapprochement des groupes de militants de la société civile des centres de prise de décision et de l'administration publique (Prud'homme, 2005, p.99).

Puisque le monde est en constante mutation, la gouvernance est perçue comme un mode de gouvernement plus dynamique et adapté que celui proposé par l'État-nation. Contrairement à ce dernier, la gouvernance prend en compte la pluralité des acteurs – États et société civile – organisés en réseaux dont la hiérarchie n'est plus verticale.

La gouvernance, ce serait donc tout bonnement de l'action publique en réseaux, une pratique relationnelle de coopérations non prédéfinies et toujours à réinventer, à distance des armatures hiérarchiques du passé et des procédures routinisées⁸.

⁷ FAVRE Pierre, *Être gouverné. Études en l'honneur de Jean Leca*, Presses de Sciences Po, 2003, p. 30.

⁸ GAUDIN Jean-Pierre, *Pourquoi la gouvernance ?*, Presses de Sciences Po, 2002, p. 42.

La notion de société civile permet de pallier à l'apathie des citoyens face à la politique. La gouvernance, en incluant tous les acteurs dans ses processus décisionnels, amène de cette manière de la cohésion sociale, de l'efficacité et empêche la monopolisation d'institutions par des pouvoirs publics⁹.

C. Fonction de régulation/décision collective

Puisque la gouvernance représente l'ensemble des dispositifs visant à la prise de décisions des dirigeants, il existe une relation entre décision et gouvernance que l'on peut envisager sous l'angle de la régulation. La gouvernance est un espace de régulation institutionnalisé, comprenant une organisation, des règles d'échange et des règles de conformité individuelle et collective. La gouvernance publique est un mécanisme qui s'établit autour de valeurs qui créent au sein de la société des représentations conventionnelles de portée générale, comme les Droits de l'Homme par exemple ou l'environnement.

2.2.2. *Formes de démocratie*

La gouvernance et la démocratie sont deux modes de gouvernement. Il est dès lors intéressant d'analyser les rapports qu'entretient la gouvernance avec la démocratie, cette dernière étant une valeur essentielle intrinsèquement et traditionnellement liée à notre société alors que la gouvernance, ainsi que nous l'avons vu, est un concept très récent.

Dans son ouvrage *Principes du gouvernement représentatif*¹⁰, Bernard Manin explique les raisons qui ont poussé les démocraties à choisir l'élection de représentants et non le tirage au sort pourtant propre à la démocratie athénienne et bien plus adapté au respect de l'égalité entre candidats. L'idée de la démocratie, à partir du XVIIIe siècle, en Europe et aux États-Unis, devient étroitement liée – jusqu'à se confondre – avec le concept de gouvernement représentatif.

⁹ Cette idée de domination par des institutions bureaucratiques est de Max Weber. Elle a été énoncée dans son ouvrage *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* et est illustrée, par exemple, dans le film *Brazil* de Terry Gilliam (1985).

¹⁰ MANIN Bernard, *Principes du gouvernement représentatif*, Flammarion, 1995.

Selon Manin, l'élection est préférée au tirage au sort parce qu'elle permet de choisir une aristocratie. Paradoxalement, contrairement à l'acception actuelle du terme de démocratie, Aristote associait l'élection à l'aristocratie et le tirage au sort à la démocratie. La démocratie représentative, dans les termes des Lumières, est une aristocratie. D'ailleurs ni Montesquieu, ni Rousseau ne parlent de démocratie représentative mais bien de gouvernement représentatif.

Puisque la démocratie est indirecte et représentative, sa pratique est réservée aux professionnels de la politique qui monopolisent son expression.

La professionnalisation de la pratique politique entraîne l'autonomisation des professionnels de la politique et provoque une fracture entre gouvernants et gouvernés. Le monde politique, selon Robert Michels¹¹, se retrouve dès lors totalement déconnecté du reste de la société et se transforme inévitablement en oligarchie selon la loi d'airain qu'il a énoncée dans son ouvrage *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*.

Selon lui, *qui dit organisation dit oligarchie. L'évolution historique se moque de toutes les mesures prophylactiques qui ont été adoptées pour prévenir l'oligarchie*.

L'action des hommes politiques a tendance à reproduire le système et leur garantir une pérennisation au sein de celui-ci. Les intérêts de gouvernants ne sont donc plus nécessairement ceux des gouvernés mais bien leurs propres intérêts.

La gouvernance permet de pallier au problème de déconnexion entre les hommes politiques et les citoyens au travers de la société civile.

Définie par Hegel dans *La philosophie du droit* en 1820, la société civile est l'une des trois composantes de la société moderne avec la famille et l'État.

La société civile représente l'ensemble des citoyens qui, hors de la sphère politique et étatique et dans la diversité de leurs appartenances professionnelles et sociales constituent la société et expriment leur volonté de participation. Ils le font à travers des organisations très diverses ayant des objectifs à caractère économique, social, culturel, éducatif, sportif, humanitaire, civique ou autre...¹²

¹¹ MICHELS Robert, *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Flammarion, 1971.

¹² CASSEN Bernard, *La modernidad como biombo mediático de la apología de la mundialización liberal*, Intervention au colloque *Diversidad Cultural y Mundialización*, Universidad de Costa Rica, 17 et 18 septembre 2002.

La société civile permet de prendre en compte l'existence de groupes d'intérêt qui ne sont pas issus du gouvernement. La gouvernance inclut la société civile comme un acteur gouvernant non public et non étatique. Le public et le privé se côtoient dans la gouvernance.

A. Directe

La démocratie directe est la forme première de la démocratie, dans laquelle le peuple exerce directement le pouvoir politique.

Dans l'Antiquité, le débat sur l'organisation du régime politique est apparu parallèlement au développement de la démocratie. Comment le *demos* – le peuple – doit-il exercer le *kratos* – le pouvoir ?

Au Ve siècle avant J-C, la démocratie athénienne combine deux principes : démocratie directe et représentative.

L'*Ecclesia* (assemblée des citoyens) est élue selon les principes de la démocratie directe. Tous les citoyens peuvent s'exprimer et voter.

Peu à peu, elle laisse place à la démocratie représentative. Néanmoins, on peut encore la retrouver aujourd'hui puisqu'elle est, par exemple, une spécificité du système politique suisse.

Actuellement, les instruments de la démocratie directe sont au nombre de quatre :

- Le référendum : procédure grâce à laquelle les électeurs votent directement sur une question politique, législative ou constitutionnelle spécifique.
- L'initiative populaire : procédure permettant aux électeurs de statuer sur une mesure politique, législative ou constitutionnelle proposée par d'autres citoyens et non pas un gouvernement.
- L'initiative politique : procédure au travers de laquelle des citoyens peuvent inscrire une question à un assemblée législative.
- La révocation : procédure permettant aux électeurs de mettre fin à un mandat politique avant son terme si un nombre suffisant de signature de soutien est réuni.

La démocratie directe est donc, par définition, une démocratie **participative**.

B. Indirecte

Les États-souverains, à partir du XVIII^e siècle, se sont tous dotés d'une démocratie indirecte dans laquelle les citoyens élisent des représentants qui s'expriment et prennent des décisions en leur nom pendant la durée de leur mandat pour lequel ils ont été élus.

Avant cela, les monarques anglais avaient déjà accepté de limiter leur pouvoir à partir de 1215 et de l'adoption du premier texte constitutionnel écrit en latin, la *Magna Carta*, qui permet à l'Angleterre de passer d'un état absolu à un état de droit.

Dans un régime représentatif, un mandat ne peut être impératif. Il s'agit donc d'une relation de confiance entre gouvernant et gouverné.

Puisque les citoyens élisent des représentants, il s'agit donc d'une démocratie **représentative**.

2.2.3. *Rôle de l'administration*

Dans un contexte contemporain de gouvernance – et donc de participation et de légitimation d'une multiplicité d'acteurs – quel est le rôle de l'État et de son administration ? Que signifie « administrer » ?

L'administration publique n'est certes qu'un acteur de la gouvernance multiniveau mais néanmoins, du fait de son statut et de son poids historique, elle garde une importance supérieure aux autres. En effet, c'est elle qui représente l'État et qui se subordonne au politique. En tant que représentants de l'État, les fonctionnaires – tout niveau confondu – ont donc un rôle privilégié dans les réseaux de gouvernance puisqu'ils disposent de ressources et de légitimité que d'autres acteurs n'ont pas.

Ainsi, l'État dispose encore du contrôle, voire du monopole, d'un certain nombre de fonctions au détriment des autres acteurs, même si ceux-ci peuvent être impliqués.

A. Contrôle

Le contrôle et les sanctions, dans un réseau de gouvernance, sont exercés par l'administration, même si son efficacité dépend d'autres acteurs (autodiscipline des citoyens,...).

B. Monitoring systématique

Le suivi statistique et le diagnostic des facteurs sociaux et économiques (comme le taux de chômage, le recensement,...) est l'apanage de l'administration et, plus concrètement, d'instituts de statistiques.

C. Définition des orientations

Les projets politiques font la plupart du temps l'objet de débats et des consultations au sein des assemblées législatives correspondantes. Ils sont donc réservés au cadre administratif. Il arrive néanmoins de plus en plus que d'autres acteurs non-gouvernementaux soient impliqués dans ces consultations, voire au niveau des négociations.

D. Arbitrage

Lorsqu'il s'agit de trancher entre plusieurs options, l'ultime décision revient systématiquement à l'administration. Les décideurs politiques ont toujours le dernier mot.

E. Interpellation

Lorsqu'un enjeu nécessite la mobilisation d'acteurs, l'administration se charge le plus souvent de leur convocation. Ainsi, elle agit en tant que relai entre les différents acteurs du réseau de gouvernance.

L'administration reste encore, dans un contexte de gouvernance et de multiplicité d'acteurs, le garant de l'intérêt public. Pourtant, paradoxalement, sa structure est souvent obsolète. Puisque la société évolue et se construit au fil du temps sur base d'éléments qui sortent du cadre strictement étatique, la structure traditionnelle de l'administration doit également évoluer. Par exemple, la globalisation fait s'effondrer les frontières étatiques sur le plan économique et sur le plan socioculturel, l'hétérogénéisation des populations et les revendications d'individualisation exacerbées par les réseaux sociaux provoquent une nécessité d'adaptation de l'administration.

3. Chapitre 3 : Discussion théorique de la gouvernance

Ainsi que nous l'avons vu, le concept de gouvernance représente la technique et la gouvernement représente, lui, la pratique. À l'instar de Platon qui souhaitait lui-aussi identifier clairement la hiérarchie existante entre gouvernants et gouvernés, le but de la gouvernance est d'éviter que les gouvernés ne se gouvernent eux-mêmes (ce qui est paradoxalement le principe même de la démocratie). Il est donc intéressant d'analyser le lien entre gouvernance et démocratie.

Platon, dans la République, divise la société en trois catégories : les philosophes, les auxiliaires et les producteurs. Les premiers sont, seuls, chargés de penser la gouvernance et sont donc les experts dans l'art de gouverner. Les gouvernés – qui peuvent aussi être experts mais dans leurs arts (au sens artisanal du terme) – devront se laisser diriger.

La gouvernance implique un savoir technique qu'il convient de maîtriser pour prétendre diriger une population.

Une analyse géopolitique de notre société actuelle nous amène à un constat évident : les sphères d'influence étatiques sont irrémédiablement de retour.

Les concepts de *nouvel ordre mondial*¹³ et de civilisation universelle, en vogue au sortir de la Guerre Froide, proviennent de l'acceptation de la victoire de la démocratie libérale occidentale et dès lors, de l'uniformisation idéologique et politique d'un monde devenu unipolaire.

Durant pratiquement cinquante ans, la Guerre Froide a coupé le monde en deux et une fois l'effondrement du bloc soviétique achevé, l'illusion de la paix globale a pu effectivement faire penser que l'idéologie et la culture occidentales pouvaient s'imposer définitivement au monde entier. La place des États-Unis dans ce nouvel ordre mondial en tant que potentiel vainqueur pose question.

Des politologues, comme Francis Fukuyama, n'hésitent pas à affirmer que la démocratie libérale allait désormais s'imposer naturellement au reste du monde¹⁴. En parallèle, de

¹³ *The New World Order* est le titre d'un roman de H.G. Wells publié en 1940 prédisant l'établissement d'un gouvernement universel unique. C'est néanmoins lors du discours de George H. W. Bush le 11 septembre 1990 devant le Congrès que l'expression littéraire passe dans le langage géopolitique.

¹⁴ *La fin de l'histoire et le dernier homme* est un ouvrage publié en 1992 dans lequel son auteur affirme la victoire idéologique de la démocratie et du libéralisme sur les autres idéologies.

très nombreux auteurs, tous issus du courant réaliste, tels que Samuel Huntington¹⁵, Paul Kennedy¹⁶ ou encore Antonio Negri¹⁷, remettent en question le bien-fondé de l'impérialisme américain et de l'unipolarité du monde.

La compétition entre les grandes puissances a repris insidieusement depuis quelques années et la COVID-19 a confirmé ce mouvement de retour en arrière, d'autant plus que la Chine propose aux pays en voie de développement un réel modèle alternatif au modèle libéral américain. Au sein des organisations internationales, les positions de la Chine et de la Russie convergent bien souvent, dans les Assemblées générales des Nations Unies par exemple, et celles-ci ont pour objectif de contrer l'idéologie démocrate libérale portée par l'Occident au sens *huntingtonien* du terme.

Le mouvement vers une gouvernance globale fonctionnait aussi longtemps que le leadership mondial – et son idéologie – était clairement identifié et surtout, n'était pas contesté. L'incapacité des pays occidentaux à mener une politique efficace afin d'endiguer la pandémie montre une certaine anarchie : les politiques de coopération se font plus rares, les nationalismes et les populismes resurgissent et surtout, des luttes hégémoniques apparaissent.

Alors que le virus prouve depuis 18 mois que les frontières n'existent pas, paradoxalement, certains pays – États-Unis en tête – affirment vouloir moins de multilatéralisme. La santé publique, comme d'autres domaines d'ailleurs, nécessite pourtant une réponse globale. Le repli vers les frontières nationales alors qu'un virus – ou des flux financiers, migratoires et encore l'évolution de la technologie – par définition ne les reconnaît pas, est tout simplement absurde. Éviter une contagion n'est pas possible à un niveau local lorsque le vecteur de cette contagion est global ou immatériel. Les différents variants – brésiliens ou indiens – ont été très vite présents en Europe, malgré les restrictions dans le cadre des déplacements aériens. Le virus, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne connaît pas les frontières.

¹⁵ *Le choc des civilisations* a été publié en 1996, en réaction à l'ouvrage de Fukuyama qui était élève d'Huntington.

¹⁶ Son ouvrage *Naissance et déclin des grandes puissances*, paru en 1987, aborde déjà le déclin des États-Unis et l'avènement d'une Chine puissante.

¹⁷ Paru en 2000, *Empire*, l'ouvrage des philosophes Antonio Negri et Michael Hardt est considéré comme la référence dans le milieu altermondialiste.

Traditionnellement, la biodiversité, la qualité de l'air, l'écosystème, la lutte contre le terrorisme,... sont considérés comme des biens publics globaux. De nombreux scientifiques souhaiteraient que les pandémies mondiales soient qualifiées comme telles puisque leur caractère vital et leur lien avec les Droits de l'Homme (accès identique à la vaccination, aux tests, aux soins hospitaliers,...) ne font aucun doute.

A ce sujet, Joseph Stiglitz dira :

C'est une réalité de notre temps : la mondialisation implique l'émergence et le développement des biens publics mondiaux. Le problème dans le système économique international actuel de gouvernance sans gouvernement est qu'il n'existe pas de moyens efficaces pour collecter les ressources nécessaires au financement de ces biens publics mondiaux. Le besoin des institutions internationales telles que le FMI, la Banque mondiale et l'OMC n'a jamais été aussi grand, mais la confiance qui leur est accordée n'a jamais été aussi faible. Comment mettre la mondialisation politique au niveau de la mondialisation économique ?¹⁸

Le développement durable a pour sa part été défini lors de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement des Nations Unies¹⁹ dans un rapport publié en 1987 et intitulé *Notre avenir à nous* :

Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs. Deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de besoins et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale imposent sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir²⁰.

Outre les dimensions économiques, sociales et environnementales propres à la définition du développement durable, nous retrouvons également la notion de gouvernance (ou de participation).

Alors que Platon avançait déjà l'argument de la complexité de la gouvernance pour justifier son accessibilité uniquement à un petit nombre de techniciens ; le monde actuel, ainsi que nous l'avons déjà mentionné antérieurement, est tout aussi complexe.

¹⁸ STIGLITZ Joseph, *Global Public Goods and Global Finance: Does Global Governance Ensure that the Global Public Interest is Served? In Advancing Public Goods*, Edward Elgar Publishing, 2006

¹⁹ *Commission Brundtland*, du nom de sa présidente, Gro Harlem Brundtland.

²⁰ CMED, 1987, p. 14

Certains thèmes de société montrent bien combien notre société a des difficultés à envisager une solution à des problèmes qui touchent des échelles spatiale et temporelle larges et surtout, combien les formes classiques de gouvernements démocratiques sont inefficaces afin d'y répondre.

La crise écologique, par exemple, est l'une des problématiques les plus difficiles à appréhender. Dans ce cadre, la gouvernance – bien plus que le gouvernement – tend à répondre à la question de la complexité même si, paradoxalement – et nous le voyons avec l'Union européenne – les citoyens sont exclus du processus décisionnels, celui-ci étant réservé à une élite d'experts au sens platonicien du terme.

Il nous semble dès lors important d'envisager l'avenir de la gouvernance au travers du prisme de la prospective que nous allons, dans un premier temps, définir et situer historiquement.

Ensuite, nous analyserons de quelle manière la prospective envisage la gouvernance dans le futur.

4. Chapitre 4 : La prospective scientifique

*Quand c'est urgent, c'est trop tard*²¹.

L'intérêt des hommes pour le temps et donc, pour le futur remonte à plus de cinq millénaires²². C'est à cette époque que les Sumériens ont créé la notion de temps avec le découpage des jours en heures et en minutes. Sans concept de temps, le futur reste approximatif. C'est également cette même civilisation qui inventa et développa la pratique de la divination. Les premières conceptions du futur étaient déterministes. Le futur pouvait être découvert au travers de pratiques divinatoires mais il ne pouvait être modifié. Peu à peu, ces pratiques ésotériques ont laissé place à des activités scientifiques prédictives. L'objectif n'est pas de modifier le futur mais de le contrôler et ainsi de créer une structure sociale sécuritaire. Ainsi, les prévisions météorologiques ou la conclusion de contrats d'assurance vie sont des pratiques permettant un certain contrôle sur le futur. Le contrôle du futur a permis au Moyen-Âge de le transformer en valeur marchande. En effet, à cette époque, les banques et les assureurs ont commencé à décontextualiser le futur pour le ramener à une réalité bien plus pragmatique que celle des pratiques divinatoires encore en vigueur en parallèle.

Le futur devient dès lors une extension du présent dans lequel les acteurs peuvent se projeter.

Aujourd'hui, cette conception prédomine toujours mais nous y avons ajouté une dimension de responsabilisation. En effet, les acteurs doivent faire face dans le futur aux conséquences des actes effectués dans le présent.

Le futur représente le présent des générations à venir. Dans son *Essai philosophique sur les probabilités*, le mathématicien Pierre-Simon De Laplace écrivait :

Nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus

²¹ Citation attribuée à Talleyrand.

²² CRISOSTOMO C. Jay, *Sumerian Divination*, in *The Scaffolding of Our Thoughts*, Brill, pp. 148-168.

léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, seraient présents à ses yeux²³.

Il apparaît dès lors de plus en plus nécessaire de créer des instruments afin d'étudier ce futur, parallèlement au droit, à l'économie ou à la science²⁴ qui, elles, ne se focalisent que sur les connaissances du passé et du présent. La plupart du temps, elles considèrent le futur comme immatériel.

Pourtant, la prospective est un outil qui permet d'identifier de manière interdisciplinaire et systémique une pluralité de futurs possibles.

A l'instar de la gouvernance, il s'agit également d'un concept assez flou et ambigu dont la définition est encore incertaine. Comme la gouvernance, la prospective n'existe pas comme telle dans toutes les cultures. En effet, le terme anglais *foresight* ou la *prospectiva* espagnole ne désigneront pas nécessairement les mêmes conceptions.

Malgré tout, tous ces termes et ces conceptions sont réunies autour d'une discipline appelée *future studies*.

Les *future studies* trouvent leur origine à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Avec les bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki, l'humanité réalise qu'elle est capable de s'autodétruire. *Think about the unthinkable*²⁵ est devenu le leitmotiv des conseillers stratégiques des grandes puissances. C'est à cette époque que la planification militaire voit le jour aux États-Unis. La RAND Corporation – *Research AND Development* – est un *think tank* fondé en 1948 par la *Douglas Aircraft Company*. Il a pour but de conseiller l'armée américaine quant au processus décisionnel en utilisant des méthodes d'analyse stratégique et scientifique.

La guerre froide permettra à la *futurologie*²⁶ de gagner ses lettres de noblesse et surtout de pérenniser l'étude du long-terme dans le domaine militaire.

Ainsi la théorie des jeux, les simulations informatiques et la cybernétique, la physique nucléaire ou les mathématiques appliquées sont toutes développées au sein de la RAND.

²³ DE LAPLACE Pierre Simon, *Essai philosophique sur les probabilités*, Bachelier, 1840

²⁴ ADAM Barbara et GROVES Chris, *Future Matters: action, knowledge, ethics*, Brill, 2007

²⁵ Formule utilisée par Hermann Kahn, alors employé de la RAND Corporation.

²⁶ Selon les termes du politologue Ossip Flechtheim proposé dans un article intitulé *Teaching the future* en 1943. Ossip Flechtheim était un ami proche d'Isaac Asimov.

Dès la fin des années 50, un courant futuriste voit le jour avec les travaux de politologues comme Ossip Flechtheim²⁷ ou Bertrand de Jouvenel²⁸. Celui-ci propose d'envisager, à l'image d'une utopie, un monde meilleur et dès lors, de concevoir des alternatives et donc des scénarios pour le futur. En parallèle de ce mouvement anti-déterministe – et donc anti-impérialiste américain – un grand nombre de mouvements de conscientisation environnementale, globale et sociale voient le jour.

Le philosophe Gaston Berger crée en 1957 le Centre International de Prospective (CIP) et développe une théorie des scénarios sur base d'un constat :

Dans un monde en accélération, l'habitude voit son domaine légitime se retreindre singulièrement. Le précédent n'est valable que là où tout se répète. L'analogie ne se justifie que dans un univers stable où les causes profondes se trouvent engagées dans des formes extérieures aisément reconnaissables. Quand les transformations sont négligeables, les surprises ne sont pas trop à craindre. Mais quand tout change vite, les ensembles se désagrègent. Quant à l'extrapolation, elle se contente de prolonger la tendance actuelle qui n'est que la résultante des causes profondes. Croire que tout va continuer sans s'être assuré que ces mêmes causes continueront à agir est un acte de foi gratuit²⁹.

Hermann Kahn fonde en 1961 le *Hudson Institute*, un think tank orienté vers la recherche en politique publique et stratégique dont fera également partie Raymond Aron.

Au sein de la société civile, de nombreuses organisations de prospective ont également vu le jour dont l'une, le Club de Rome³⁰, sera à l'initiative de la publication intitulé *Les limites à la croissance*³¹, plus connu sous le nom de *Rapport Meadows* du nom de son auteur principal, un scientifique du MIT, Dennis Meadows. Modélisé sur base d'une simulation mathématique, le rapport met en exergue les conséquences écologiques et démographiques d'une croissance économique infinie à partir de ressources finies³².

²⁷ Auteur de *Futurology: the battle for the future*, 1970

²⁸ Auteur de *Utopia for Practical Purpose – Utopias and Utopian Thought*, Daedalus Spring, 1965.

²⁹ BERGER Gaston, *De la prospective : textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, L'Harmattan, 2007.

³⁰ Le Club de Rome est un groupe de réflexion né à Rome le 7 avril 1968 lors d'une conférence réunissant industriels, scientifiques et économistes autour de thèmes liés à l'environnement, à la finance et à la croissance.

³¹ *The Limits to Growth*, ndlr

³² Ce qui était déjà le thème principal de l'ouvrage de Thomas Malthus *Essai sur le principe de la population* paru en 1798.

Afin d'éviter que l'humanité ne doive faire face aux conséquences catastrophiques que les différentes simulations anticipent, le rapport souligne l'urgence d'une réaction globale et drastique. L'humanité devra délibérément stopper la croissance économique et démographique effrénée au risque de connaître un effondrement total du système sur lequel elle repose. Nous reviendrons sur le concept d'effondrement ultérieurement.

En parallèle de ces ouvrages de sciences politiques, de nombreuses revues de prospective voient le jour comme par exemple *Prospective, Analyse et prévision*, *Futures* ou *Social Change*.

Les *future studies*, selon Masini et Samset, se définissent comme un champ d'activité intellectuel et politique qui concerne tous les secteurs de la vie culturelle, sociale, économique, politique et psychologique, ayant pour but de découvrir et de maîtriser les extensions de la complexe chaîne de causalités au travers de la conceptualisation, de la réflexion systématique, de l'expérimentation, de l'anticipation et de la pensée créative. Les *future studies* constituent dès lors un socle naturel pour les activités locales, nationales et internationales, interdisciplinaires ou transdisciplinaires, qui tendent à devenir le nouveau forum à l'origine de la prise de décision politique.

5. Chapitre 5 : La prospective artistique

« La civilisation ne peut jamais provenir que de la signification unifiante d'un art ou d'une œuvre d'art »³³.

L'art est bien plus que la simple expression de l'émotion d'un artiste. Le message laissé par l'art pictural, cinématographique ou littéraire va au-delà de son simple support matériel. Il est systématiquement le miroir de la société contemporaine de l'artiste qui est également et avant tout un observateur du monde duquel il parvient à extraire le meilleur et souvent le pire, l'interprétant et le transmettant sous forme d'illustration – image, film ou texte – métaphorique.

L'art peut être prospectiviste puisqu'il est souvent pamphlétaire et annonciateur des pires dérives de la société qu'il anticipe parfois avec beaucoup d'avance en mélangeant prévisions apocalyptiques et futurs incertains.

Considérée à tort comme un genre mineur de la littérature et du cinéma, la science-fiction et plus particulièrement la dystopie a pourtant permis à de nombreux artistes d'imaginer des scénarios de futurs possibles pour notre société en mutation.

5.1. Origines de la dystopie

Au début du 16^e siècle, Thomas More, un juriste anglais devenu conseiller diplomatique du roi Henri VIII, écrit en latin un ouvrage satirique consacré à la société de son époque et intitulé *De optimo rei publicae statu, deque nova insula Utopia*, l'Utopie.

Le terme « utopie » provient lui-même du grec *οὐ-τόπος* et signifie « aucun lieu ». Il confère indubitablement à l'œuvre philosophique un caractère éminemment imaginaire et métaphorique, malgré l'influence de la République de Platon dont elle s'inspire très largement. More imagine une société égalitaire dans laquelle l'argent et la propriété privée n'existent pas. Il fait ainsi écho au mouvement des *enclosures*³⁴ considéré comme

³³ Friedrich Nietzsche, *Le livre du Philosophe, études théorétiques*, Paris, Flammarion, 1991, p. 114

³⁴ Dès le 16^e siècle, les lois d'enclosures ont été approuvées en Angleterre et ont dès lors permis à la nouvelle bourgeoisie de clôturer (enclosure) leurs propriétés et d'imposer un loyer aux exploitants agricoles qui jusque-là, utilisaient ces champs – non clôturés – gratuitement et collectivement. Si le paysan ne pouvait pas payer, il pouvait être expulsé par le propriétaire terrien.

l'un des initiateurs du capitalisme au détriment du système de coopération et de communauté jusqu'alors pratiqué par les paysans anglais et ce, jusqu'au 18^e siècle.

« *Vos moutons, que vous dites d'un naturel doux et d'un tempérament docile, dévorent pourtant les hommes...* », écrit Thomas More dans son Utopie.

Dans le langage courant, l'utopie illustre un projet de société idéal mais peu réaliste dans la pratique.

Précédant de peu l'œuvre de More mais également celle d'Erasme avec son *Éloge de la folie*, Jérôme Bosch peignait aux Pays-Bas le *Jardin des Délices*, une œuvre triptyque décrivant ce que pourrait être le monde s'il n'avait été corrompu. Il s'agit là également d'une utopie. Le monde est déjà devenu un enfer entre les mains de l'Homme.

D'ailleurs, Bosch l'illustre sur le panneau droit de son œuvre dans ce que l'on pourrait qualifier de première dystopie picturale.

Le terme « *dystopie* » n'est apparu que trois siècles plus tard, lors d'un discours de John Stuart Mill, l'un des pères de l'utilitarisme avec Jeremy Bentham, devant le parlement britannique en 1868.

Il voulait souligner l'impossibilité d'établir une utopie puisque, selon ses convictions profondément libérales et humanistes, l'économie et le développement social sont sujets à des lois naturelles qui ne cherchent pas nécessairement la prospérité de la collectivité. Les sociétés collectivistes, selon Mill, nient l'ordre naturel et produisent dès lors des effets contraires à leurs objectifs. Elles ne sont pas utopiques mais bien dystopiques.

Le 19^e siècle est foncièrement pessimiste quant à l'avènement des effets provoqués par l'industrialisation, la concentration humaine dans les métropoles, la misère croissante et les guerres qui semblent inévitables.

Alors que l'utopie entretenait l'idée qu'une société meilleure était possible au travers du progrès (More, Erasme et Bosch étaient tous des humanistes), à partir du 19^e siècle et dès la révolution industrielle, cette idée s'étiole et laisse place progressivement à la désillusion d'une part quant à la capacité de l'Homme à améliorer la société dans laquelle il vit et d'autre part, quant aux impacts positifs du progrès lui-même.

Des auteurs comme H.G. Wells (dont la *Guerre des Mondes* parue en 1898 n'est en fait qu'une illustration métaphorique du colonialisme anglais et de l'époque victorienne),

Jules Verne, Edgar Allan Poe ou encore Mary Shelley (dont le roman *Frankenstein ou le nouveau Prométhée* paru en 1818 est considéré comme la première œuvre de science-fiction) montrent que l'art littéraire peut parfaitement matérialiser sous forme d'un personnage symbolique tantôt l'anticipation scientifique et technologique que la révolution industrielle apporte inévitablement, tantôt la satire sociétale et les craintes de l'époque sous la forme de monstres et d'invasions extraterrestres. La science-fiction et le genre fantastique sont nés³⁵.

Le 20^e siècle marque un tournant dans l'Histoire et, consécutivement, dans la production artistique. L'avènement des totalitarismes, les transformations sociétales causées par le capitalisme et la révolution industrielle, l'utilisation des progrès scientifiques à mauvais escient par les régimes fascistes donnent aux auteurs et aux cinéastes un terreau très fertile dans lequel planter l'anticipation sociale désormais plus du tout idéalisée.

L'utopie a laissé définitivement place à la contre utopie. Le monde futur est oppressif, automatisé et collectivisé.

Alors que l'utopie humaniste critiquait l'ébauche de la propriété privée et dès lors du capitalisme, la dystopie érige en héros celui qui s'oppose à l'oppression du pouvoir totalitaire souvent collectiviste et des machines qui ont pris le contrôle. La science-fiction dystopique est née et avec elle, les grandes œuvres d'anticipation sociétale du 20^e siècle.

5.2. Les premières œuvres dystopiques

Les premières dystopies littéraires et ensuite cinématographiques prédisent ainsi l'utopie raciale, l'*ubermensch*³⁶ et l'eugénisme nazis, le fascisme, les dérives des régimes staliniens et maoïstes. Elles sont intrinsèquement liées à des événements politiques contemporains qu'elles anticipent souvent.

Ainsi, la première œuvre littéraire réellement dystopique est celle de Yevgueni Zamiatine, auteur russe dont le roman le plus célèbre *Nous autres*, paru en 1920, est une illustration dystopique de sa déception quant à la révolution d'Octobre en Russie.

³⁵ Malgré tout, la vision de la littérature du 19^e siècle sur le développement scientifique et le progrès continue de laisser entrevoir un certain halo de positivisme, comme c'est le cas dans l'œuvre de Jules Verne, par exemple.

³⁶ Friedrich Nietzsche développa son concept de *ubermensch* ou surhomme dans *Ainsi parlait Zarathushtra* (1883) dans lequel il affirme qu'une personne peut dépasser son statut d'esclave de la nature humaine et se libérer.

Au cinéma, l'expressionnisme permet à l'industrie cinématographique allemande, très touchée par la première guerre mondiale, de concurrencer les productions hollywoodiennes en utilisant la symbolique et la mise en scène.

Fritz Lang s'inspire largement de l'expressionnisme pour créer en 1927 *Metropolis*, première œuvre cinématographique dystopique. Il y anticipe les mégapoles, la lutte des classes, l'oppression capitaliste et l'avènement des robots.

Visuellement, l'œuvre a un fort impact symbolique : les travailleurs exploités sont en bas et les riches en haut, deux mondes antagonistes désespérément froids, sans émotion et robotisés : celui d'en bas avec sa machinerie monstrueuse, outil de travail des « mains » et celui d'en haut, avec son architecture parfaite et les décisions implacables prises par les « cerveaux ». Cet univers visuel inspirera bien d'autres œuvres cinématographiques de science-fiction comme *Star Wars* (1977) de George Lucas, *Blade Runner* (1982) de Ridley Scott, *Matrix* (1999) des sœurs Wachowski, *Minority Report* de Steven Spielberg (2002) ou *Elysium* (2013) de Neill Blomkamp.

L'une des œuvres majeures de science-fiction est littéraire. Il s'agit de *1984* écrite par George Orwell et parue en 1949. Il s'agit d'une dystopie dans laquelle trois régimes totalitaires (et communistes) – l'Eurasie, l'Estasie et l'Océanie – se sont distribués les pays de la carte mondiale après une guerre atomique et qui, depuis lors, sont en guerre. Il est intéressant de noter que George Orwell est celui qui, le premier, parlera de *guerre froide*, concept repris par la suite par le journaliste Walter Lippmann et répété ensuite depuis les débats d'experts en géopolitique jusque dans les manuels scolaires.

Le modèle d'Orwell est inspiré tantôt du stalinisme, tantôt du nazisme. Pour la première fois, la démocratie en tant que modèle de société idéal est remise en question, alors que, presque simultanément à son compatriote britannique, Winston Churchill la qualifie de « *pire des systèmes, à l'exclusion de tous les autres* ».

Orwell anticipe la société de surveillance (« *Big Brother is watching you* ») et sa digitalisation, les manipulations des données, la désinformation, la fin de la vie privée, l'espionnage des dissidents par des outils technologiques³⁷, la dénaturation fanatique du vocabulaire sous prétexte que la disparition d'un mot entraîne la disparition de son

³⁷ Edward Snowden révéla en 2013 la surveillance massive et généralisée des États-Unis sur le reste du monde à travers d'internet, d'écoutes téléphoniques et d'autres moyens technologiques.

contenu (si le mot « libre » disparaît, les libertés aussi)³⁸, les dérives oligarchiques qui ne sont en fait qu'autant de nouvelles aristocraties dans une démocratie qui n'en est plus une, le mépris des partis politiques pour les citoyens et le formatage culturel et intellectuel des masses. Le monde d'Orwell ressemble à ce que l'U.R.S.S. mettra en place quelques années plus tard en Allemagne de l'Est avec la Stasi. Et à ce que la Chine fait actuellement avec ses populations.

Orwell était socialiste et antitotalitaire mais il est surtout américain et profondément anticommuniste. Orwell parle concrètement du futur de notre société, il propose même une date, ce qui signifie qu'il voit clairement la possibilité historique de l'émergence d'un tel monde effrayant. *1984* est pour toutes ces raisons une déclaration d'intentions, une science-fiction sociale à la hauteur d'un essai politique.

Les dernières phrases de son œuvre montrent un certain défaitisme quant à ce futur :

« D'une façon ou d'une autre, vous échouerez. Tôt ou tard, ils verront qui vous êtes et vous déchireront. La vie vous vaincra. Il y a quelque chose dans l'univers, je ne sais quoi, un esprit, un principe que vous n'abattrez jamais ».

L'œuvre d'Orwell a considérablement inspiré le cinéma de science-fiction avec des œuvres telles que *Orange Mécanique* (1971) de Stanley Kubrick, *Soleil Vert* (1973) de Richard Fleischer, *Brazil* (1985) de Terry Gilliam, *L'Invasion de Los Angeles* (1988) de John Carpenter, *Equilibrium* (2002) de Kurt Wimmer ou encore *V pour Vendetta* (2005) de James McTeigue.

George Orwell a lui-même été inspiré par les *Temps Modernes* de Charlie Chaplin sorti en 1936 en ce qui concerne la description du contrôle de la production au travers de caméras. Il s'agit d'une autre preuve que la connexion et l'influence entre cinéma et littérature ont toujours été très fortes.

³⁸ La *novlangue* politiquement correct de 1984 n'est pas sans rappeler le récent débat sur la suppression du mot « blanchir » des étiquettes de certains produits de beauté.

6. Chapitre 6: Méthodologie

Les *future studies* évoluent de plus en plus rapidement à mesure que les conscientisations politique, sociale et environnementale s'accroissent.

Les découvertes scientifiques ont également considérablement modifié la compréhension des systèmes dans de nombreux domaines comme les mathématiques, les prévisions météorologiques ou la physique. De nouveaux types de systèmes non-mécaniques ont émergé et ont ainsi orienté l'épistémologie et la méthodologie des *future studies* à une réalité systémique et holistique. Il existe de nombreuses typologies différentes.

Tout d'abord, Roy Amara développe en 1974 une typologie des trois classes de futur : le futur possible, le futur probable et le futur souhaitable. Cette idée sera reprise et même complétée par de nombreux auteurs par la suite dont Mika Mannermaa et James Allen Dator dont nous utiliserons les théories respectives dans le cadre de ce mémoire.

6.1. Typologie de Mannermaa³⁹

Mika Mannermaa est docteur en économie et spécialiste des *future studies*. En 1991, il développe sa théorie des paradigmes dont l'intérêt dans le cadre de notre mémoire est l'introduction de la notion de **scénarios** afin d'envisager les alternatives du futur. Le scénario est un élément commun à la prospective scientifique et artistique. Dès lors, nous pourrons utiliser cette typologie afin d'étudier le futur de la gouvernance du point de vue scientifique et artistique.

La typologie de Mannermaa présente trois paradigmes distinctifs :

6.1.1. *Paradigme descriptif*

Il s'agit de faire des prédictions du futur à court terme très fiables basées sur des observations du passé. La vision du futur est statique et optimiste. Le futur est toujours prévisible, il est une prolongation du passé. La méthodologie de recherche est essentiellement quantitative et il analyse essentiellement le progrès, linéaire ou exponentiel.

³⁹ MANNERMAA Mika, *In search of an evolutionary paradigm for futures research*, Futures, volume 23, issue 4, May 1991, pp. 349-372

6.1.2. Paradigme des scénarios

Il s'agit d'imaginer et de décrire les scénarios alternatifs du futur. La valeur du scénario ne se base pas sur sa capacité à prédire correctement le futur mais bien sur la possibilité qu'il offre en tant que soutien à la prise de décision. Les conséquences potentielles de ces décisions sont analysées et le scénario le plus favorable peut dès lors être choisi. Dans ce cadre, le progrès n'est plus le seul facteur explicatif des évolutions du futur et ce sont dès lors les utopies, l'analogie et les catastrophes qui sont utilisées afin de construire les futurs alternatifs.

6.1.3. Paradigme des evolutionary future studies

Il s'agit de décrire et de comprendre plus précisément les futurs dans le monde devenu extrêmement complexe et instable (donc en évolution perpétuelle). Le monde, et donc le futur, n'est pas statique. Il est au contraire dynamique et une multitude de futurs possibles existent.

Nous pourrions dès lors mettre en parallèle l'évolution historique de la prospective scientifique et artistique au travers du prisme des paradigmes de Mannermaa.

Période	Méthodologie d'analyse	Paradigme selon Mannermaa
Antiquité	Oracle et prophétie	Description (futur probable)
Moyen-Âge	Sciences naturelles (Francis Bacon)	
19 ^e siècle	Science-fiction (Jules Verne)	Scénario (futur possible)
1960	Stratégie militaire (Hermann Kahn)	
1970	Scénario du futur (Club de Rome)	
1980	Futurologie	
2000	Scénarios, futurs alternatifs (Coates)	
2020	Étude systématique et stratégique	Evolutionary Future Studies (Futur souhaitable)

Source : élaboration propre

Nous constatons au travers de ce schéma que le scénario envisageant les futurs possibles englobe tout aussi bien les théories scientifiques que les récits de science-fiction. En analysant l'évolution des prospectives scientifiques et artistiques, on peut également constater que la science-fiction est la première à s'intéresser aux futurs possibles, avant la prospective scientifique. Nous y reviendrons plus loin.

En ce qui concerne l'action publique à mettre en œuvre, on peut noter que la temporalité exerce un rôle primordial sur sa définition.

Au moment du passage de la prospective à l'action publique, la temporalité de l'analyse systémique définira le type de politique à entreprendre et le mode d'anticipation auquel nous avons affaire, la prospective étant l'un de ceux-ci.

	Politique	Temporalité
Prospective	Étude des futurs possibles	Très long terme
Stratégie	Orientations	Long terme
Planification	Projets, objectifs	Moyen terme
Opérationnel	Actions	Court terme

Source : élaboration propre

Dans ce contexte et au vu de l'évolution du concept et de ses différents paradigmes, nous pouvons retenir plusieurs caractéristiques de la prospective : elle est un **outil d'aide à la décision** qui s'intéresse au **futur à long-terme**. Ce futur est conçu comme **multiple et ouvert** et intègre la notion de **rupture**. Elle est sur le plan méthodologique **interdisciplinaire et systémique**.

En créant des liens entre des acteurs qui n'ont pas toujours conscience d'appartenir à un seul et même système, la prospective peut entraîner une transformation culturelle globale au travers des scénarios des futurs possibles développés par les individus et les organisations.

La pensée systémique permet une meilleure acceptation au changement – voire même son encouragement – en structurant les bases d'un meilleur système de gouvernance afin de relever les défis posés par ces mêmes scénarios.

Nous allons voir que, au sein des trois paradigmes proposés par Mannermaa, la théorie des scénarios peut être approfondie et subdivisée. Les scénarios seront tantôt exploratoires, tantôt normatifs.

6.2. Archétypes de Dator

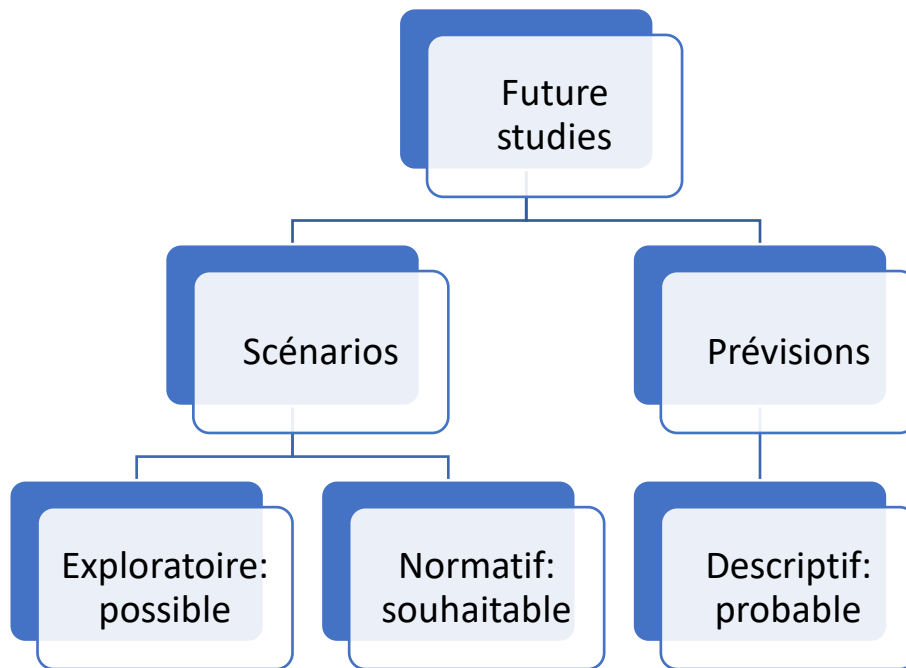
Travaillant essentiellement sur la théorie des scénarios en matière de prospective, James Allen Dator⁴⁰ est un prospectiviste qui a énormément contribué à la théorie des scénarios. Nous l'avons vu précédemment, le scénario est l'un des outils utilisés par les prospectivistes. Il permet de décrire le futur possible et le futur souhaitable à la manière d'un scénariste de cinéma.

En effet, dans le monde de l'audiovisuel, le scénario ou script est l'outil de base qui permet de jalonner une histoire avant sa réalisation. Puisque l'avenir n'est pas prédéterminé et que les acteurs du présent peuvent construire ce futur, la prospective utilise elle-aussi les scénarios afin de jalonner « l'histoire » par différentes alternatives qui constituent le story-board ou le script.

Ces scénarios, à l'instar des narrations littéraires ou audiovisuelles, sont un support de l'action collective. Les récits construits permettent aux acteurs – dont la dépendance au sentier peut être importante – de dépasser les théories habituelles et d'apporter une perspective nouvelle et des modes de pensée alternatifs.

James Dator présente la théorie des scénarios en prospective sous deux dynamiques opposées : exploratoire et normative selon l'orientation présent → futur ou, présent ← futur et que nous pouvons schématiser comme suit :

⁴⁰ DATOR J., *Alternative Futures at Manoa School*, Journal of Future Studies, 2009, 14/2, pp. 1-18.



Source : élaboration propre

6.2.1. Prospective exploratoire

Qu'il soit le fruit d'un travail individuel ou d'un brainstorming collectif, le scénario se construit sous forme de prospective exploratoire en trois étapes :

- Un point de départ qui représente le présent ou la représentation d'un environnement actuel.
- Une succession d'évènements hypothétiques que l'auteur met en scène au travers d'une démarche exploratoire.
- Un état d'arrivée qui est la description du système tel qu'il est imaginé dans le futur ou dans un horizon déterminé.

Les scénarios, ainsi que nous l'avons mentionné, décrivent les futurs possibles depuis un point de départ qui est dans ce cas-ci, le présent. Les alternatives possibles sont toujours imaginées au travers d'une exploration narrative.

Il s'agit donc d'une démarche inductive puisque les futurs envisagés le sont au travers d'une exploration depuis un point de départ qui est le présent. Les acteurs observent des évènements et projettent des situations possibles en fonction de ces mêmes évènements.

6.2.2. *Prospective normative*

La démarche inverse est appelée la prospective normative ou *backcasting*. Il s'agit d'une méthode de planification qui définit d'abord un avenir souhaitable pour ensuite revenir en arrière et déterminer les actions à entreprendre pour l'atteindre.

Cette méthode est très souvent utilisée dans la planification et la stratégie en entreprises (c'est-à-dire là où le nombre d'acteurs est réduit et les futurs souhaitables plus simples à déterminer). Le scénario se construit alors en suivant les trois étapes suivantes :

- Un point de départ qui représente le futur souhaitable ou l'objectif à atteindre.
- Une succession d'actions à entreprendre que l'auteur détermine au travers d'une démarche normative.
- Un état d'arrivée qui est la description de la représentation du présent tel qu'il doit être mis en œuvre.

Il s'agit dans ce cas d'une méthode déductive puisque le point de départ est le futur souhaitable et la démarche narrative envisage les différentes actions à mener afin de l'atteindre pour finalement modifier le présent.

6.2.3. *Les quatre archétypes*

La méthode inductive permet une démarche exploratoire, ainsi que nous l'avons mentionné. Des observations sont menées et des tendances sont isolées. Une instabilité est constatée dans laquelle la dynamique actuelle ne peut perdurer. Un changement est nécessaire⁴¹.

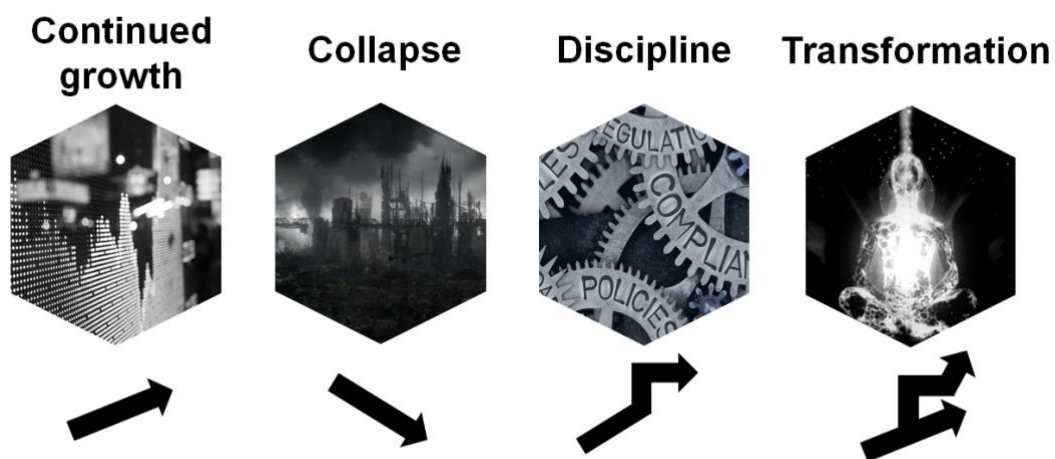
⁴¹ Idée qu'avait énoncée Albert Einstein dans sa célèbre maxime « *la folie, c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat différent* ».

Une fois ces observations menées, on peut construire des idées de futurs en imaginant, au travers d'une narration, quels pourraient être les éléments capables de transformer l'environnement observé : une crise économique, une décision, un conflit, un changement politique, une innovation scientifique,...

Lorsque ces événements sont déterminés, on peut envisager l'état final hypothétique résultat de l'un ou l'autre événement. Il est dès lors possible de déterminer par projection qui sont les acteurs importants et comment fonctionne l'environnement modifié.

La démarche inductive permet d'utiliser une grande part d'imagination pour créer des grilles de lecture du présent. Le recours à l'imagination dans le cadre de la conception de ces grilles de lecture peut être schématisé par l'utilisation d'archétypes. Ceux-ci sont des tendances générales, des orientations possibles vers lesquelles s'organiseront les scénarios du futur.

James Dator en isole quatre différents :



1. Croissance continue : les tendances à la croissance observées se poursuivent.
2. Effondrement : le système se dégrade inexorablement et entraîne à terme un effondrement civilisationnel.
3. Discipline : les comportements des acteurs s'adaptent aux limites et aux contraintes.
4. Transformation : la société dans son ensemble se transforme en combinant des changements économiques, technologiques et socio-culturels.

Les archétypes de Dator présentent l'intérêt de déterminer et catégoriser les futurs possibles, en dépassant le problème que la démarche inductive pourrait avoir dans la conception de ces scénarios⁴².

Le sociologue américain Peter Frase publiait en 2016 un ouvrage intitulé *Four Futures : life after capitalism* dans lequel il reprenait les archétypes de Dator pour déterminer quels pourraient être les modèles de gouvernance du futur.

Selon l'auteur, la technologie et les enjeux climatiques imposent une redéfinition des modèles de gouvernance actuel. En fonction des choix pris, notre société pourrait s'orienter vers l'apocalypse (archétype de l'effondrement) ou vers l'utopie (archétype de la transformation).

	Abondance	Pénurie
Égalité	Communisme	Socialisme
Hierarchie	Rentisme	Exterminisme

Source : Peter Frase, *Four Futures*, 2016, p.29

Communisme : il s'agit d'un modèle utopique. La technologie permet à la société d'être productive et celle-ci est tellement égalitaire que personne ne doit travailler pour survivre. Le communisme n'est pas, selon le sociologue, un régime autoritaire doté d'un parti unique mais bien l'évolution naturelle possible d'une société après une longue période de transformation sociale et technologique. Ce scénario correspond à l'archétype de la **transformation** de Dator.

Rentisme : l'abondance existe mais il n'y a pas d'égalité. Les techniques de production sont monopolisées par une élite. Peter Frase envisage une société dans laquelle ce ne sont pas les propriétaires des robots qui détiendraient le monopole de la production mais bien ceux capables de les faire fonctionner. En d'autres termes, les ingénieurs, les programmeurs et les génies de l'informatique à l'instar des fondateurs des GAFAM⁴³.

⁴² Dans son ouvrage « *Manuel de prospective stratégique* », Michel Godet propose une autre méthodologie – l'analyse structurelle – afin de pallier au problème de l'imagination dans la méthode inductive. Néanmoins, la méthode des archétypes de Dator nous a semblé moins complexe dans le cadre de ce mémoire.

⁴³ Acronyme de Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft, soit les principaux acteurs de l'industrie numérique.

Les consommateurs de technologie pourraient dès lors ne plus avoir de travail puisque ceux-ci seraient occupés par des robots. Dès lors, la masse de gens sans emploi n'aurait plus la possibilité de surconsommer ce qui, selon Frase, ne serait pas une mauvaise nouvelle puisque la société pourrait alors s'engager dans la voie du contrôle rationnel de sa consommation et surtout, du développement durable. Il s'agit de l'archétype de la **discipline** selon Dator.

Socialisme : notre société pourrait évoluer vers un modèle où l'abondance n'existerait pas mais, malgré cet obstacle, elle déciderait tout de même de s'engager vers une voie plus égalitaire au travers par exemple du revenu universel ou du capitalisme d'état.

Les enjeux écologiques et d'infrastructure se régleraient sur base de bonnes vieilles techniques de planification publique. Ce scénario correspond à l'archétype de la **croissance** selon Dator.

Exterminisme : il s'agit d'une véritable dystopie. Notre société pourrait en effet s'engager dans la voie de la robotisation extrême. Les riches se retrancheraient dans des enclaves fortifiées. Il n'y aurait plus d'emploi et plus de ressource et dès lors, une grande partie de la population mondiale deviendrait simplement superflue.⁴⁴

L'élite pourrait choisir d'enfermer la population superflue dans des prisons ou plus radicalement encore, l'exterminer. L'archétype de l'**effondrement** de Dator correspond à ce scénario pessimiste du futur.

Le politologue français et spécialiste de la prospective Antoine Bueno reprend les mêmes idées de scénarios du futur dans son ouvrage paru en 2020 *Futur, notre avenir de A à Z*. Pour lui, chaque médaille a son revers : une dystopie pour les uns est aussi une utopie pour les autres. L'humanité devra faire face à des enjeux démographiques, technologiques et climatiques sans précédent et l'évolution de notre société dépendra des décisions, parfois difficiles, qu'elle prendra. En matière de gouvernance, Antoine Bueno soutient que nous sommes tellement habitués à la démocratie représentative que nous ne voyons pas à quel point elle est une aberration. Associée aux Droits de l'Homme depuis les

⁴⁴ L'idée n'est pas neuve puisqu'en 1798, l'économiste Thomas Malthus la décrivait dans son ouvrage *Essai sur le principe de population*. Cette idée a non seulement inspiré Charles Darwin mais également plus tard un nombre très important d'auteurs de science-fiction.

Lumières, la démocratie a cessé d'être aussi « simple » qu'un régime dans lequel le peuple gouverne indirectement au travers du processus électoral.

En effet, il existe aujourd'hui des modes de gouvernance qui permettent des élections mais qui ne sont pas pour autant respectueux des droits de l'homme. On parle tantôt de démocratie illibérale ou de démocratie autoritaire. L'avènement des populismes a aussi considérablement modifié le rapport des citoyens avec la démocratie.

Pour Bueno, la *démocratie représentative est un oxymore et la démocratie directe est un pléonasme*. Dès lors, la technologie devrait permettre aux citoyens de gouverner directement : ce serait la démocratie du *big data* qui, ainsi que nous l'avons précisé en précédemment, pourrait entraîner la société tout aussi bien vers l'utopie égalitaire que vers le cauchemar totalitaire. Selon les archétypes de Dator, Antoine Bueno considère que la société pourrait s'engager soit vers la **transformation**, soit vers l'**effondrement**.

6.3. Analyse d'œuvres artistiques

Les sciences humaines ne sont pas les seules à utiliser la démarche empirique pour observer le présent et envisager le futur. La science-fiction, ainsi que nous l'avons vu précédemment, a toujours observé finement le présent et le passé afin de créer des scénarios de futurs possibles. Entrés dans la culture populaire, de nombreuses œuvres très célèbres ont ainsi abordé les conséquences que la globalisation, l'industrialisation, la technologie ou encore la pollution de notre environnement pourraient avoir sur notre société et notre planète si celles-ci étaient laissées en dehors du champ de tout contrôle et surtout, de toute gestion actuelle. Le cinéma et la littérature comptent ainsi un nombre très important d'illustrations de ces futurs par distorsion du présent. La bande dessinée ne déroge pas à la règle.

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons délibérément choisi d'analyser ce médium artistique parce qu'il est finalement assez peu étudié lorsqu'il s'agit d'envisager la dystopie (que l'on pourrait qualifier de scénario de futur non-souhaitable ou d'archétype de l'effondrement selon Dator). Pourtant, il permet de pallier aux inconvénients des deux médias précédemment cités. L'inconvénient de la littérature est qu'elle propose un texte sans illustration. Le lecteur doit donc faire un travail d'imagination considérable pour s'appropriier l'ouvrage. Il est dès lors parfois moins abordable pour un lecteur lambda.

L'inconvénient du cinéma est qu'il est aujourd'hui éminemment commercial et donc parfois très consensuel et peu vecteur de sens. Il est un divertissement qui a pour seul

vertu celui de... divertir. Une quelconque réflexion sur les futurs possibles s'en trouve dès lors totalement exclue au profit d'une recherche de la rentabilité en salle (et du merchandising ultérieur).

Ce constat en ce qui concerne le cinéma est particulièrement observable au cours de ces dernières années.

À l'inverse, la bande dessinée ne possède aucun de ces deux inconvénients. Les images permettent de s'approprier l'univers proposé plus facilement et surtout, il existe encore une réelle liberté pour les auteurs de bande-dessinée afin de proposer au lecteur un récit extrêmement original et surtout vecteur d'une réflexion sur notre monde et notre futur.

Ce n'est pas pour rien que la bande-dessinée a inspiré bon nombre de dystopies cinématographiques très célèbres.

Faut-il par exemple rappeler qu'avant d'être adaptés en un nombre incalculable de séries de films aux budgets colossaux, les personnages Marvel ou DC Comics sont issus de la bande-dessinée américaine ?

Les ouvrages dystopiques d'Alan Moore ont pratiquement tous été adaptés sur grand écran. Ainsi, les films *V pour Vendetta*, *Watchmen*, *La Ligue des Gentlemen extraordinaires*,... sont tous issus de l'imagination prolifique de cet auteur britannique.

Plus près de nous, les œuvres d'auteurs comme Jacques Lob ou Enki Bilal ont été adaptées au cinéma, le premier avec *Transperceneige*, adapté par Bong Joon Ho et le second avec *Immortel*, adaptation de sa bande-dessinée *La Foire aux immortels* (première partie de la *Trilogie* de Nikopol) que nous analyserons ici plus en détail.

Nous avons ainsi choisi d'analyser trois œuvres de la bande dessinée française afin d'avoir une vision culturellement identique lors de l'analyse⁴⁵.

6.3.1. *La Foire aux Immortels, Enki Bilal, Casterman, 1994*

« Paris, début mars 2023, à la veille d'une nouvelle mascarade électorale sans signification, rien ne semble devoir changer dans l'immense agglomération parisienne, politiquement autonome et irrémédiablement fascisée. La division de la ville en deux arrondissements inégaux à tous points de vue, semble elle-même plus que jamais irréversible... Le premier, qui forme le centre, abrite une société favorisée, une armée

⁴⁵ La bande dessinée de science-fiction japonaise ou britannique est également très intéressante en ce qui concerne les futurs possibles et non-souhaitables, mais les nombreuses divergences culturelles nous obligeraient à expliquer le propos plus en détail qui alourdirait dès lors l'analyse dans le cadre du présent mémoire. Par contre, cela pourrait être l'objet d'une recherche comparative ultérieure plus approfondie.

régulière imposante et la classe dirigeante. Le second, qui ceinture le premier et qui s'étire à perte de vue, est devenu, depuis la mise en fonction d'un énorme astroport, le carrefour d'aventuriers et d'extraterrestres de tout poil. La milice gouvernementale assure le contrôle et accessoirement la sécurité de cet univers de dégénérescence de misère et de crasse. À l'effervescence factice de la prochaine échéance électorale est venu s'ajouter un étrange climat de malaise dû à la mystérieuse apparition au-dessus de l'astroport d'un imposant vaisseau spatial à la curieuse forme pyramidale. L'inquiétude générale s'accroît, on croit savoir que les occupants de la pyramide volante réclament d'astronomiques quantités de carburant à la ville de Paris, le silence prudent (et suspect) de Jean-Ferdinand Choublanc, le gouverneur en place, ne rassure pas.

Ainsi dresse Enki Bilal le portrait de la ville de Paris qui n'est pas sans rappeler la vision dystopique de Fritz Lang des mégalofoles de Metropolis.

Né en octobre 1951 à Belgrade, Enki Bilal est un auteur de bande-dessinée naturalisé français, connu pour ses œuvres de science-fiction très froide. Celles-ci laissent une place primordiale aux individus qui, toujours au premier plan, ont une apparence pratiquement identique et s'animent dans un univers cyberpunk⁴⁶.

Le danger dans l'œuvre de Bilal et dans le cyberpunk en général, ce n'est pas l'*outer space* et ses menaces lointaines mais bien notre planète et l'Homme plus spécifiquement. La foire aux Immortels est le premier tome d'une trilogie intitulée *La trilogie Nikopol*. Le récit se déroule en 2023 à Paris. Après une guerre nucléaire sans précédent et la poursuite de la Guerre Froide, Paris est devenue une ville autonome sous l'égide d'un dictateur fasciste – Jean-Ferdinand Choublanc – qui utilise dans ses slogans et dans ses discours de citations de Mussolini. Les femmes sont toutes victimes de la technologie puisqu'elles sont emprisonnées dans un centre de natalité souterrain où leur seul rôle, aidées par la science, est de procréer des enfants mâles destinés aux armées gouvernementales.

La ville est divisée en deux arrondissements : le premier, au centre, réservé aux privilégiés qui soutiennent le dictateur et son régime et le deuxième, en banlieue, regroupant les marginaux manifestement dans un état d'abandon absolu. Ce peuple des banlieues ne parle d'ailleurs plus qu'un français très approximatif et simplifié.

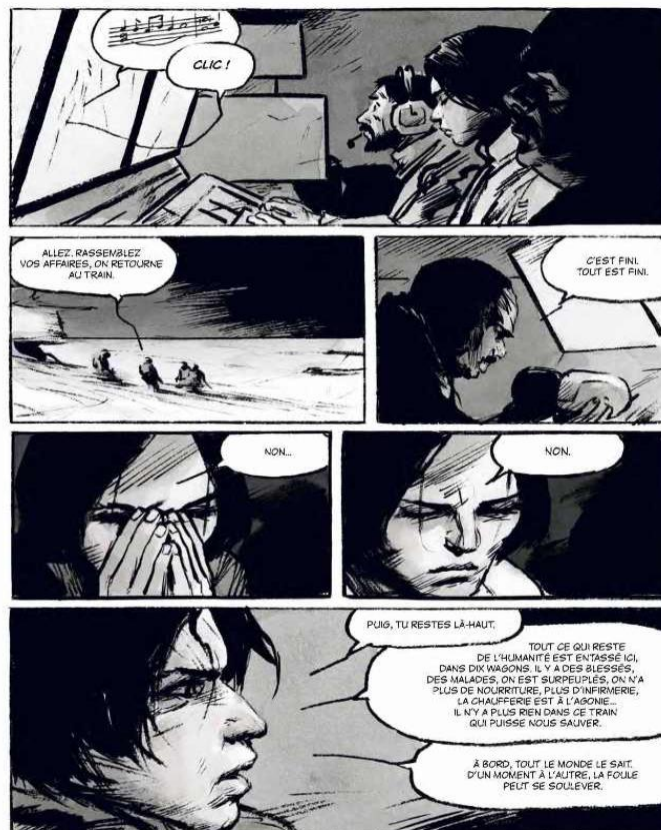
⁴⁶ Le cyberpunk est un sous-genre de la science-fiction qui, contrairement à la science-fiction classique plus large qui traite de voyages dans l'espace, d'exploration et de découverte de nouvelles civilisations en dehors de la Terre et également d'affrontements entre différentes galaxies, traitera plutôt de conflits exclusivement terrestres liés aux dérives de la technologie et de la globalisation.

Chaque protagoniste poursuit une quête effrénée du pouvoir, quitte à laisser de côté toute moralité.

L'œuvre de Bilal aborde les thèmes suivants :

- la catastrophe environnementale et/ou nucléaire a entraîné la destruction de l'environnement et la pénurie de ressources.
- la technologie est utilisée ouvertement à des fins néfastes ou alternatives.
- il existe un clivage très important et très visible dans la société entre privilégiés d'un côté et marginaux de l'autre.
- le régime en place est dictatorial, la société est contrôlée et opprimée.
- la religion – ou la vénération de certains dieux – a une place importante.
- la révolte éclate au sein de la population la moins favorisée et est souvent vaine.

6.3.2. *Transperceneige, Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, Casterman, 1984*



6

Le dérèglement climatique a eu raison de la planète. Les scientifiques pensaient avoir trouvé une solution afin d'enrayer une catastrophe à venir mais malheureusement, ils se sont trompés et ont provoqué un cataclysme qui a entraîné une nouvelle ère glaciaire. La

plupart des habitants de la planète ont péri et les quelques survivants sont entassés dans un train, le *Transperceneige*, qui roule sans but et surtout sans fin. Le train est extrêmement hiérarchisé avec les wagons de tête pour l'aristocratie et les wagons de queue pour les pauvres. Entre les deux mondes, les wagons militaires assurent la sécurité.

Proloff, protagoniste principal de l'œuvre et occupant d'un wagon de queue, ne supporte plus la pauvreté et les crimes commis dans cette partie du train. Il décide donc de désertier et de gagner l'avant du train. Il sera aidé par Adeline, une activiste humanitaire dont l'activité consiste à aider les habitants des wagons pauvres afin qu'ils puissent avancer dans la hiérarchie et ainsi quitter leur misère sociale.

Au fil du récit, le lecteur comprend que les dirigeants du train ignorent plus ou moins ce qui se trame à l'arrière puisque entre eux et les pauvres, il y a les wagons du milieu composé de milices et de contrôleurs. La pyramide sociale est évidente dans *Transperceneige*. Lors de la catastrophe initiale qui a entraîné l'embarquement des survivants dans cet énorme train, il n'était pas du tout prévu que des pauvres puissent l'intégrer. Le train était destiné à sauver les riches uniquement. Les pauvres, mus par un instinct de survie naturel, ont embarqué eux aussi massivement.

Ils comprendront dès lors bien vite les plans poursuivis par les dirigeants du train : détacher les wagons de queue afin que le train puisse avancer plus vite et donc, sacrifier la population la plus pauvre.

Il existe également dans le train une secte des adorateurs de la Sainte Loco, persuadés d'être les élus.

« En vérité, mes frères, nous savons bien que sans elle, nous n'existerions plus... Elle nous procure les biens les plus précieux et surtout l'indispensable chaleur. Qu'elle vienne à s'arrêter, que le mécanisme sacré qui perpétuellement l'anime s'en vienne à défaillir, alors le froid mortel qui règne au dehors s'insinuera dans nos wagons, dans nos compartiments et la mort blanche nous figera pour l'éternité sous son linceul de glace. Ô Sainte Loco, que ton mouvement dispensateur d'énergie ne se ralentisse point, qu'il apporte aujourd'hui et demain les bienfaits qui nous sont nécessaires. Sainte Loco, source de vie roulez pour nous ».⁴⁷

⁴⁷ LOB J. « *Transperceneige* », Casterman, 1984, p. 51

Enfin, une pneumopathie s'attaque peu à peu aux habitants. D'abord les pauvres, elle finira par éliminer tout le monde. La révolte entraîne donc indirectement l'anéantissement total de la population puisque la propagation de la maladie débute d'abord chez les pauvres qui, s'ils étaient restés confinés dans leurs wagons, n'auraient pas contaminé ceux des riches.

Les thèmes abordés dans *Transperceneige* sont identiques à ceux du précédent ouvrage :

- la catastrophe environnementale et/ou nucléaire a entraîné la destruction de l'environnement et la pénurie de ressources.
- la technologie est utilisée ouvertement à des fins néfastes ou alternatives.
- il existe un clivage très important et très visible dans la société entre privilégiés d'un côté et marginaux de l'autre.
- le régime en place est dictatorial, la société est contrôlée et opprimée.
- la religion – ou la vénération de certains dieux – a une place importante.
- la révolte éclate au sein de la population la moins favorisée et est souvent vaine, voire elle accélère d'avantage l'effondrement de la société.

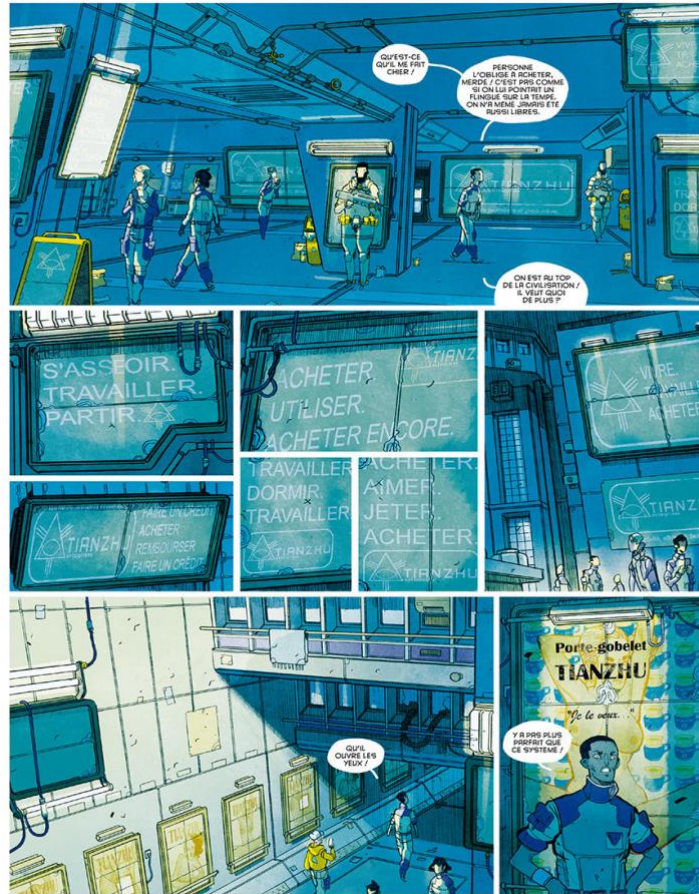
6.3.3. *Shangri-la*, Mathieu Bablet, Ankama, 2016

Il s'agit d'une dystopie décrivant un monde (en fait une communauté de survivants dans un gigantesque vaisseau spatial rappelant celui de *Wall-E*) dans lequel une entreprise unique (et chinoise) fournit l'intégralité des biens de consommation de la population. Le sort réservé aux minorités, le consumérisme à outrance et l'absence totale de libertés individuelles sont les thèmes de cette bande-dessinée et sont communs aux dystopies en général.

Il s'agit plus concrètement de l'histoire d'une révolte aux apparences classiques mais dont la précision quant à la description des modes de soumission à l'autorité est étonnante.

L'histoire commence dans une station spatiale. La Terre étant devenue inhabitable, les quelques survivants de l'humanité sont entassés dans un vaisseau surpeuplé dirigé par une mégacorporation – Thianzu – qui a substitué toute forme politique (et donc démocratique) de régulation.

Les habitants de la station sont des unités de production et de consommation. Ils travaillent pour Tianzu, occupant des fonctions qui sont assignées d’office par la corporation. Ils consomment Tianzu au travers des nombreux produits – souvent inutiles – vendus par la corporation. Tianzu représente le pouvoir et le capitalisme.



38

Afin de maintenir les habitants de la station sous contrôle, un système de surveillance extrêmement strict a été mis en place. L’administration telle que nous l’avons analysée dans le chapitre 2 exerce son rôle de contrôle, comme c’est le cas dans la dystopie en général où la fonction de contrôle de l’administration est systématiquement et volontairement exagérée.

C’est dans ce contexte qu’un groupe de révoltés s’unit, échappe à cette surveillance et mène des actions militantes contre Tianzu. Comme dans *Transperceneige*, la révolte est vaine. Elle est même plutôt perçue comme un mode de régulation de la population, un mal nécessaire, comme l’étaient autrefois les épidémies ou les guerres.

La révolte, dans le cas de Shangri-la, mène à la destruction de la station spatiale. Alors qu’elle aurait pu paraître inutile, elle apparaît pourtant comme une étape obligatoire dans

un cycle entropique, similaire à celui décrit dans l'anacyclose de Polybe⁴⁸. L'équilibre précaire se déstabilise et provoque sa propre destruction dans un enchaînement de violence. La civilisation humaine est basée sur un monde de production/consommation par l'exploitation outrancière des ressources de la planète. Une fois ces ressources épuisées, l'équilibre s'effondre. La terre devient inhabitable, les survivants doivent migrer vers une station où le mode de gouvernance est identique à celui qui a entraîné l'inhospitalité de la Terre. La révolte, à ce titre, est un avatar de l'effondrement de la civilisation. Elle est l'un des nombreux signes que la date de péremption de la civilisation est atteinte, de manière irrémédiable, entraînant tout l'ensemble vers un autre cycle, un nouvel équilibre précaire.

Thianzu est un régime capitaliste dictatorial qui œuvre à sa propre perpétuation. Il s'agit donc d'un régime très stable qui permet d'une certaine manière à sa population d'atteindre un idéal du bonheur⁴⁹ par la consommation (cet idéal à suivre est diffusé par la publicité incessante) et par le travail (et surtout l'accomplissement de soi par le travail, celui-ci étant pourtant souvent inutile).

Cette illusion de bonheur cache une réalité en fait bien plus terrible : non seulement la Terre n'est plus inhabitable, mais en plus le relatif confort consumériste des habitants de la station spatiale est rendu possible grâce au sacrifice massif d'animoïdes, sorte de croisements entre animaux et humains qui ne sont autre chose que des métaphores de l'exploitation des animaux et des populations colonisées par l'Homme.

Thianzu considère cette exploitation nécessaire afin de maintenir l'ordre sur la station. D'ailleurs, c'est la révolte d'un petit groupe d'insurgés qui entraînera la destruction de celle-ci. Le régime autoritaire d'une élite et l'exploitation des classes inférieures sont nécessaires pour ordonner la vie de la masse humaine et garantir sa subsistance.

Dans Shangri-La, tout exploité exploite. La hiérarchie sociale est donc évidente, chaque maillon étant à la fois victime et bourreau.

Les thèmes abordés par l'œuvre de Mathieu Bablet sont identiques aux deux œuvres précédentes :

⁴⁸ Il s'agit de la théorie de succession des régimes politiques exposée dans le livre VIII de la *République* de Platon et énoncée par l'historien grec Polybe de Megalopolis. Ciceron, Machiavel et Rousseau reprendront chacun la théorie de Polybe dans leurs ouvrages respectifs.

Polybe décrit un cycle en six phases qui fait basculer la monarchie vers la dictature, l'aristocratie vers l'oligarchie et la démocratie vers l'ochlocratie. Il revient à l'homme providentiel de relancer le cycle et de s'ériger en nouveau monarque.

⁴⁹ L'idéal du bonheur consumériste est une représentation de la réalité selon le sens donné par Jean Baudrillard dans *La société de consommation* ou selon le sens du mythe de la caverne énoncé par Platon.

- la catastrophe environnementale et/ou nucléaire a entraîné la destruction de l'environnement et la pénurie de ressources.
- la technologie est utilisée ouvertement à des fins néfastes ou alternatives.
- il existe un clivage très important et très visible dans la société entre privilégiés d'un côté et marginaux de l'autre.
- le régime en place est dictatorial, la société est contrôlée et opprimée.
- la religion – ou la vénération de certains dieux – a une place importante.
- la révolte éclate au sein de la population la moins favorisée et est souvent vaine, voire elle accélère d'avantage l'effondrement de la société.

	Ressources	Société	Archétype de Dator
La Foire aux Immortels	Pénurie	Hiérarchisée	Effondrement
Transperceneige	Pénurie	Hiérarchisée	Effondrement
Shangri-La	Pénurie	Hiérarchisée	Effondrement

Source : élaboration propre

En résumé, les trois ouvrages choisis abordent la gouvernance du futur de la même manière. Nous aurions pu faire l'exercice avec la plupart des dystopies et nous aurions obtenu le même résultat.

L'économiste Robert Costanza, fondateur de l'*Économie écologique* et membre du Club de Rome, a également travaillé sur la science-fiction (pas seulement la dystopie). Dans un article paru en 1999 dans *The Futurist*⁵⁰, Robert Costanza reprend les archétypes de Dator pour les appliquer à des œuvres littéraires et cinématographiques de science-fiction. *Star Trek* correspond à l'archétype de la transformation (ressources illimitées et société égalitaire), *Mad Max* à l'archétype de l'effondrement (pénurie et société duale).

Cependant, les dystopies que nous avons choisies dans le cadre de ce mémoire n'échappent pas à cette analyse et doivent être classées dans la catégorie **effondrement** selon les archétypes de Dator (ou de l'exterminisme selon Frase). Il s'agit en l'occurrence

⁵⁰ COSTANZA Robert, *Will it be Star Trek, Ecotopia, Big Government or Mad Max?*, *The Futurist*, 33/2, 1999, p.2.

de trois scénarios pessimistes quant au futur de la gouvernance politique. La démocratie n'existe jamais dans la dystopie.

La gouvernance s'opère systématiquement sous la forme d'une dictature dans une société extrêmement duale. Cette dictature peut être politique (*la Foire aux Immortels*), économique (*Transperceneige*) ou totalitaire (*Shangri-La*).

La technologie s'utilise toujours à des fins malveillantes au service du pouvoir en place et donc, contre la population plus défavorisée, devenue souvent superflue. La solution de l'abandon (*la Foire aux Immortels*) ou de l'extermination (*Shangri-La* et *Transperceneige*) de la population superflue est toujours abordée dans un contexte malthusien.

Dans la dystopie, les enjeux climatiques et démographiques n'ont jamais été pris en considération suffisamment sérieusement et dès lors, le scénario du futur est invariable : la planète a connu une ou des catastrophes qui l'ont rendue inhabitable dans des conditions normales (*Shangri-La*, *Transperceneige*) ou l'ont rendue vulnérable à l'avènement d'une dictature suite à une guerre (*le Foire aux Immortels*).

Nous pouvons conclure que les scénarios de prospective scientifique et artistique envisagent le futur de la même manière. Confrontés aux archétypes de Dator, la science-fiction exagérera les caractéristiques de la nouvelle gouvernance et présentera donc d'un côté un scénario utopique, de l'autre un scénario dystopique.

	Pénurie	Abondance
Hierarchie	Effondrement - DYSTOPIE	
Égalité		Transformation - UTOPIE

Source : élaboration propre

7. Chapitre 7 : Analyse

Dans le chapitre précédent, nous avons introduit deux méthodes afin de définir la prospective, celle des paradigmes de Mannermaa et celle des archétypes de Dator.

La typologie de Mannermaa nous permet d'envisager la prospective selon plusieurs paradigmes qui fonctionnent très bien dans le monde de l'entreprise où la prospective (et par ailleurs la gouvernance) est utilisée quotidiennement comme stratégie managériale.

Dans ce cas, c'est la prospective normative qui est utilisée. Les acteurs déterminent le futur souhaitable et déduisent des actions à mener afin de l'atteindre.

La méthode déductive peut être utilisée en vue de créer des actions publiques et de modifier la gouvernance pour lui faire attendre un objectif déterminé. Ce sera le cas dans le cadre de travaux de prospective ciblée comme ceux menés par l'IWEPS (Institut Wallon de l'Évaluation, de la Prospective et de la Statistique) qui est un organisme public visant à la prise de décision dans le cadre d'action publique⁵¹.

7.1. Prospective, gouvernance et action collective

L'homme est aux prises avec deux antagonismes, l'un qui le pousse de derrière (le passé), l'autre qui lui barre la route (le futur). C'est le fracas même de ce combat qui brise la continuité du temps ; ainsi s'ouvre cette brèche dans le temps qu'est le présent, ainsi se dégage une force diagonale d'un statut différent par rapport à celles, passé et futur, dont elle est issue⁵².

Ainsi que nous l'avons vu, la prospective a pour but de dégager, d'une part, des scénarios exploratoires en vue d'envisager les futurs possibles. D'autre part, les scénarios normatifs vont, eux, permettre aux acteurs de la gouvernance de créer des actions publiques en fonction d'un futur souhaitable. La gouvernance fait appel à la prospective puisqu'elle est une réflexion et surtout, une remise en cause de l'ordre politique « classique » mû par

⁵¹ Outre la prospective déductive, l'IWEPS publie également des Cahiers de Prospective dans lequel, par exemple, il aborde la menace des GAFAM sur nos démocraties (édition de juillet 2021) en utilisant la méthode inductive ou des scénarios (selon Mannermaa).

⁵² Hannah ARENDT, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972, chapitre 2, *Le concept d'Histoire Antique et moderne*.

des rapports de forces, essentiellement dans le cadre de l'État-nation et de la conception wébérienne du pouvoir.

La gouvernance tenant compte de la complexité du monde, de son évolution extrêmement rapide, de sa virtualisation et de son imprévisibilité, permet de montrer le besoin d'un nouveau *Contrat Social*.

La démarche habituelle de la prospective, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, se compose des deux approches : exploratoire et normative.

Les scénarios exploratoires permettent d'envisager ce que la gouvernance peut devenir. Le point de vue est externe, il s'agit de celui de l'observateur qui prédit.

Les scénarios normatifs permettent eux d'établir des stratégies afin d'atteindre un futur que l'on souhaite voir se réaliser. Le point de vue est interne, il s'agit de celui de l'acteur qui agit.

Tous les scénarios – scientifiques et narratifs – que nous avons abordé dans le cadre de ce mémoire appartiennent à la première catégorie : ils sont exploratoires et ne prétendent pas présenter un futur souhaitable mais plutôt, par une méthode inductive, montrer les possibilités d'évolution de la société en fonction de choix effectués dans le présent.

La prospective ne peut participer à la redéfinition de la gouvernance que si elle génère elle-même de l'action publique.

La position épistémologique est que la prospective en sciences sociales ne se limite pas à étudier les conséquences des rationalités passées. Elle étudie aussi et surtout les futurs souhaitables.

C'est le cas, par exemple, du projet *Prospective pauvreté en Wallonie à l'horizon 2040* menée par la Région wallonne au travers de l'IWEPS qui a permis d'élaborer des scénarios de futurs possibles (démarche inductive), mais surtout de futurs souhaitables (démarche déductive). L'IWEPS définit le projet comme suit :

« Le projet *Prospective pauvreté en Wallonie à l'horizon 2040* a ainsi permis d'élaborer différents scénarios d'évolution future (**démarche inductive – observation**) de la pauvreté en Wallonie. Ces quatre scénarios se caractérisent par quatre formes spécifiques d'action publique inscrites dans des configurations sociales et économiques contrastées qui répondent à un gradient d'implication croissante des autorités publiques dans la lutte contre la pauvreté, la précarité et l'exclusion. Chaque scénario déploie un contexte socio-

économique doté de conséquences sur la pauvreté et la dualisation sociale et marqué par une configuration d'action publique particulière.

A partir de ces scénarios, qui cliquent les futurs possibles de la pauvreté en Wallonie, l'IWEPS a mené, en collaboration avec les partenaires du projet, une démarche de co-construction des futurs souhaitables et des pistes d'action pour y parvenir avec les différentes parties prenantes (**démarche déductive – action**). Cette démarche a pris corps dans des ateliers destinés à discuter les scénarios et à développer une prospective normative »⁵³.

La prospective normative crée de l'action publique tandis que la prospective exploratoire envisage des scénarios pour le futur. Les deux approches sont complémentaires et nécessaires afin de mener une étude de prospective globale.

Schématiquement, nous pourrions résumer la prospective scientifique et artistique comme suit :

	Démarche exploratoire	Démarche normative
Futurs possibles	DYSTOPIE/SCIENCES SOCIALES	
Futurs souhaitables	UTOPIE/SCIENCES SOCIALES	SCIENCES SOCIALES

Source : élaboration propre

7.2. Les défis et scénarios de la gouvernance selon la prospective

7.2.1. Les défis

Si nous synthétisons les différentes tendances que nous avons soulignées dans les ouvrages de prospective scientifique et les œuvres de bande-dessinée abordés dans le cadre de ce mémoire, nous pouvons conclure que la mondialisation – économique et technologique – entraîne un besoin de redéfinition urgent de la gouvernance. L'interdépendance des économies s'oppose à l'État-Nation ainsi qu'à la démocratie

⁵³ Rapport synthétique de l'IWEPS « *Étude prospective: pauvreté, précarité et exclusion socio-économique en Wallonie : quels futurs possibles?* », octobre 2018

représentative. Les gouvernements, trop souvent dépassés par la rapidité des échanges mondiaux, n'ont plus d'idéologie et leur interventionnisme est souvent obsolète.

Il existe dès lors une réelle crise de la gouvernance puisque la régulation nationale de phénomènes planétaires est impossible et totalement inefficace. Un système de gouvernance tenant compte de la réalité des interdépendances à l'échelle planétaire est nécessaire pour faire face aux défis que l'État-nation ne pourra plus jamais résoudre. Notre système de gouvernance actuel est obsolète.

La prospective scientifique et artistique est unanime à ce sujet : si rien n'est fait, la planète sera comme un avion de ligne lancé à plein gaz dans une zone de turbulence et sans pilote. Le crash est assuré.

Ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les défis de la gouvernance que la prospective a mis en lumière sont essentiellement d'embaucher un pilote et de sortir de la zone de turbulences qui sont au nombre de cinq :

A. *Dualité économique*

Le monde n'a jamais autant compté de milliardaires qu'aujourd'hui et pourtant, il y a de plus en plus de pauvres. Si la mondialisation crée bien plus de richesse qu'auparavant, elle ne la répartit pas. Les riches ne partagent pas. À l'instar des descriptions données par les œuvres de bandes-dessinées choisies, la mondialisation a polarisé la société.

Puisque l'économie tourne à plein régime, il y a pour l'instant une abondance de produits en tout genre, l'ère étant encore à la surconsommation. La pénurie – d'eau par exemple – pourrait survenir en cas de catastrophe climatique.

La dualité économique est due également à l'évolution de la technologie et à la robotisation de très nombreux emplois.

Ces inégalités ne sont plus corrigées par un État centralisateur et garant d'un bon équilibre. Lorsqu'une entreprise ne souhaite plus contribuer au système d'imposition (qui est l'outil principal de redistribution économique à disposition de l'État), il lui suffit de plier bagage et d'ouvrir dans un pays plus avantageux. Les emplois passent à la trappe, les impôts ne rentrent pas dans les caisses et l'État ne sait que faire puisqu'il n'a aucun outil à sa disposition adapté à cette réalité. Si les riches ne décident pas d'eux-mêmes à s'engager dans un partage volontaire et collectif, c'est la base même de la société qui vacillera.

B. Dualité conflictuelle

Paradoxalement, nous pourrions avancer que Samuel Huntington et Francis Fukuyama avaient tous les deux raisons quant aux conflits qui pourraient surgir dans le monde après la chute de l'Union soviétique.

Le monde n'a plus connu de guerre « traditionnelle » depuis très longtemps. A l'inverse, il y a énormément de guerres civiles et de conflits latents. Aucune organisation internationale aujourd'hui – que ce soit l'ONU ou l'OTAN – n'est pleinement compétente pour remplir le rôle de gendarme planétaire et empêcher ces conflits.

C. Mondialisation économique

Les États-nations n'ont plus aucun moyen de contrôle sur les marchés financiers. Les régulations sont impossibles puisque, par définition, les transactions financières dépassent le cadre des frontières nationales. Une régulation contraignante à l'échelle planétaire serait une solution mais aujourd'hui, il n'y a aucune volonté politique pour que cette transition s'opère.

D. Immatérialité de l'internet

À l'instar des marchés financiers mondiaux, l'internet échappe à tout contrôle au niveau étatique puisque, par définition, il n'est pas possible de réguler une technologie qui dépasse totalement le cadre des frontières.

E. Changements climatiques

S'il y a bien un phénomène que la science-fiction a longuement illustré, c'est bien celui-là. Les catastrophes écologiques ont très souvent fait l'objet de films ou de romans qui fonctionnent dès lors comme des œuvres prospectivistes d'exploration.

Que l'hypothèse du réchauffement soit vraie ou fausse, une chose est certaine : le climat n'entend pas les frontières régionales ou nationales⁵⁴. Le climat est planétaire.

⁵⁴ Même lorsqu'un certain nuage radioactive abordait les frontières françaises, contrairement aux affirmations de l'époque de Pierre Pellerin.

Une certaine prise de conscience semble avoir eu lieu mais il n'existe aujourd'hui encore aucune régulation à l'échelle planétaire concernant l'environnement.

7.2.2. *Les scénarios*

Sur cette base, quels sont les scénarios de la gouvernance dans un monde interdépendant et intégralement globalisé ?

Dans ses scénarios, la science-fiction répond à cette question, tout comme les sciences sociales avec les archétypes de Dator :

	Gouvernance		
	<u>Marché</u>	<u>Unilatéral</u>	<u>Multilatéral</u>
Sciences sociales	Effondrement	Discipline	Transformation
Science-fiction	Dystopie	Dystopie	Utopie

A. La gouvernance par le marché

L'État-nation disparaît, le peu de régulation qui lui incombait encore disparaît avec lui et le marché devient le seul mode de gouvernance, ce qui provoque une polarisation encore plus grande entre les très riches et les très pauvres. Le système menace alors de s'effondrer puisque la cohésion sociale aura totalement disparu, base pourtant essentielle d'une vie en collectivité. Pour Dator, il s'agit de l'archétype de l'effondrement. Dans la science-fiction, les exemples sont extrêmement nombreux. Shangri-La, Transperceneige, Metropolis, Mad Max, Elysium, Soleil Vert,... sont tous des exemples de sociétés dans lesquelles la société s'est effondrée.

B. La gouvernance unilatérale

Un État dominant occupe la position de superpuissance et peut dès lors imposer son autorité dès lors qu'elle est reconnue comme légitime par les autres. Il est également possible qu'un groupe d'États occupe cette place comme coalition dominante (G8, OCDE, OTAN,...).

Lors de la Guerre Froide, le monde était divisé en deux blocs idéologiques – les États-Unis et l'Union Soviétique – qui constituaient des superpuissances. Pour Dator, ce

scénario correspond à l'archétype de la discipline. Dans la science-fiction, l'exemple le plus évident de cette gouvernance unilatérale est celle proposée par Orwell dans 1984. Ce type de gouvernance implique qu'une nouvelle superpuissance puisse émerger, ce qui n'apparaît pas nécessairement évident aujourd'hui.

C. La gouvernance multilatérale

Il s'agit du scénario le plus utopiste, celui dans lequel les États-Nations parviendraient à concilier souveraineté et globalisation ou encore marché et gouvernement, principes qui ne semblent pas possible de combiner.

Pour Dator, il s'agit de l'archétype de la transformation. Dans la science-fiction, le meilleur exemple de cette utopie est celle proposée par Star-Trek avec la Fédération des Planètes Unies.

7.3. Relation entre prospective scientifique et artistique

L'immense auteur de science-fiction H.G. Wells⁵⁵, après avoir écrit des romans comme *La Machine à explorer le temps* (1895), *L'île du Docteur Moreau* (1896), *La Guerre des Mondes* (1897) ou *Les premiers hommes dans la lune* (1901) abordait la nécessité d'anticipation à des fins d'action publique dans l'entre-deux guerres. Il écrit en 1905 un ouvrage intitulé *L'Utopie Moderne* dans lequel il dresse le portrait socialiste et darwiniste d'une société idéale dans laquelle une conscience collective mondiale – qui serait le stade ultime de l'évolution humaine – permettrait d'unifier les nations, les classes et les races dans le monde. Ossip K. Flechtheim, sociologue allemand réfugié aux États-Unis et considéré comme le père des *future studies*, est à l'origine du néologisme *futurologie*.

« Le père fondateur de la prospective moderne, s'il faut en nommer un, serait sans doute un aimable professeur allemand qui, dès le milieu des années 40, s'est mis à parler et écrire sur ce qu'il appelait futurologie [...]. Fletchheim estimait que l'Université doit enseigner à penser le futur. Dans cet essai, il évoque la futurologie comme une nouvelle science. Même si la prospective ne faisait que dévoiler l'inévitable, disait-il, elle aurait une valeur essentielle »⁵⁶.

⁵⁵ WELLS H.G., *Wanted: professors of Foresight!*, *Future Research Quarterly*, vol.3, n°1, 1932, pp. 89-91.

⁵⁶ TOFFLER Alvin, *The Futurists*, Random House, 1972.

Il rencontra et devint ami d'un certain Isaac Asimov qui avait alors commencé à rédiger une série de nouvelles d'anticipation⁵⁷ dans lesquelles le mathématicien statisticien Hari Seldon, l'un de ses personnages, plaide pour la création d'un modèle mathématique et *psychohistorique* permettant des prédictions précises du futur à long terme de la civilisation.

Flechtheim s'en est inspiré pour créer une nouvelle science : la futurologie. Il estimait, à l'instar d'Asimov, que les *future studies* ou la prospective devaient être nourries par un effort commun des sociologues, des historiens, des psychologues, des économistes et des politologues afin d'observer et de déterminer les tendances comme moyens d'apprendre sur les alternatives du futur.

Même s'il n'incluait pas les écrivains dans sa liste, Flechtheim envoya pourtant sa proposition à un autre auteur de science-fiction éminemment célèbre : Aldous Huxley.

Les concepts de gouvernance et de démocratie évoluent. La science-fiction et la prospective scientifique l'ont démontré. Elles le font d'ailleurs de manière pratiquement identique et surtout, de manière rigoureuse en créant des ponts entre les deux disciplines. Les artistes, à l'instar des scientifiques, sont des observateurs de la société et de ses défauts qu'ils exagèrent volontairement dans des œuvres métaphoriques et visuelles dont l'objectif est de nous rappeler que rien n'est jamais figé.

Depuis la fin de la Guerre Froide et la victoire de la démocratie capitaliste sur le communisme, nous avons vu au travers de notre analyse que le concept de gouvernance – ainsi que celui de démocratie – est non seulement tombé profondément malade, mais qu'en plus, il nécessite d'urgence une redéfinition afin de pouvoir affronter les défis qui se posent dès aujourd'hui, sous peine d'effondrement de la société.

L'évolution de la technologie et la globalisation de l'ensemble des aspects de nos vies étant irréversibles, c'est à la gouvernance d'évoluer et de dépasser le cadre obsolète des Traités de Westphalie⁵⁸.

⁵⁷ *Le Cycle de Fondation* est composé de sept nouvelles parues entre 1942 et 1993.

⁵⁸ Signés en 1648, les Traités de Westphalie ont redessiné les contours des pays européens afin de mettre un terme à la guerre de Trente ans et celle de Quatre-Vingt ans et ont défini le concept de souveraineté.

Conclusion

L'art n'a pas comme seul objectif de divertir ou d'exprimer des émotions. Les sciences sociales ne poursuivent pas non plus le seul objectif de produire de la connaissance afin de dénoncer ou de créer une résistance en vue d'une transformation de la société.

Il existe de très nombreux points communs entre l'art et les sciences sociales :

- Ils observent la réalité pour la représenter.
- Ils nécessitent des connaissances préalables telles que des méthodes et des techniques. Même l'improvisation artistique nécessite des savoirs et la maîtrise d'un ensemble de codes.
- Il existe des traditions, des styles, des écoles et des courants dans les deux disciplines.
- La perception est présente mais elle diffère entre les deux disciplines. Même si l'art et les sciences humaines ont chacune un interlocuteur/destinataire et qu'elles sont produites pour lui, l'interprétation en sciences humaines transforme la production (en créant une nouvelle théorie). L'art, par contre, est figé et l'interprétation ne transforme pas l'œuvre.
- Les artistes et les scientifiques ne sont jamais neutres. Ils se positionnent et sont conditionnés socialement et historiquement.
- Ils ont des répercussions dans les domaines politique, culturel et social.

Puisque l'art et les sciences sociales sont interconnectés, nous pouvons dès lors supposer que les deux disciplines étaient capables d'imaginer, d'analyser et d'anticiper des phénomènes sociaux.

Tout au long de cette année et de la rédaction de ce mémoire, nous avons eu l'occasion de réfléchir quant au meilleur de la gouvernance⁵⁹. Nous pressentions que la science-fiction était et est toujours le messenger d'un contenu bien plus politique que la réputation de genre mineur qui lui est attribuée depuis ses origines.

⁵⁹ À l'instar d'un *Meilleur des Mondes*.

Nous supposons que la science-fiction pouvait s'avérer bien plus scientifique qu'elle n'y paraît et, au travers des théories de la prospective et des typologies de Mannermaa et de Dator, nous avons pu constater que, non seulement, elle s'inscrit totalement dans la théorie des scénarios mais, qu'en outre, elle est complémentaire de la prospective scientifique grâce à son inventivité et sa relative indépendance de toute structure d'action publique. La science-fiction s'inscrit exclusivement dans une démarche exploratoire et donc inductive alors que la prospective scientifique pourra tantôt être exploratoire, tantôt normative.

Quoi qu'il en soit, les deux disciplines coexistent et créent des ponts entre elles.

Même si l'art et les sciences humaines anticipent des événements grâce à la prospective, seul l'art peut avoir la portée médiatique nécessaire afin de remplir le rôle que son lien intrinsèque avec les sciences humaines lui confère, celui d'éveiller les foules aux dangers liés à l'évolution de notre société.

Il pourrait être intéressant dès lors que ces deux disciplines puissent à nouveau établir des ponts durables et réciproques afin d'éveiller les consciences, si non celles des dirigeants, au moins celles de ses citoyens.

« L'utopie est à l'horizon. Je m'approche de deux pas, elle recule de deux pas. Je fais encore dix pas et elle s'éloigne de dix pas encore. J'aurai beau avancer, je ne l'atteindrai jamais. A quoi sert donc l'utopie ? Elle sert à cela : continuer à marcher »⁶⁰.

⁶⁰ Eduardo Galeano, *Paroles vagabondes*, Lux Éditeur, Paris, 2010.

Bibliographie

ADAM Barbara, GROVES Chris, *Future Matters : action, knowledge, ethics*, Brill, 2007.

AMARA Roy, *The Futures Field : functions, forms and critical issues*, Futures, august 1974, vol.6, n°302

ARENDT Hannah, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972.

BABLET Mathieu, *Shangri-La*, Ankama, 2016.

BALLET Jérôme, *Propriété, biens publics mondiaux, bien commun : une lecture des concepts économiques*, Développement durable

BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation*, Folio Essais, 1996.

BERGER Gaston, *De la prospective : textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, Harmattan, 2007.

BEVIR Mark, *Governance, a very short introduction*, Oxford University Press, 2012.

BILAL Enki, *La Foire aux Immortels*, Casterman, 1994.

BOIDIN Bruno, *La santé : approche par les biens publics mondiaux ou par les droits humains ?*, Mondes en développement, 2005/3, n°131, pp. 29 à 44.

BUENO Antoine, *Futur, notre avenir de A à Z*, Flammarion, 2020.

CASSEN Bernard, *La modernidad como biombo mediático de la apología de la mundialización liberal*, Intervention au colloque *Diversidad Cultural y Mundialización*, Universidad de Costa Rica, 17 et 18 septembre 2002.

DATOR James Allen, *Alternative Futures at Manoa School*, Journal of Future Studies, 2009, 14/2.

DE JOUVENEL Bertrand, *Utopia for Practical Purpose – Utopias and Utopian Thoughts*, Daedalus Spring, 1965.

DE LAPLACE Pierre Simon, *Essai philosophique sur les probabilités*, Bachelier, 1840.

DIXNEUF Marc, *La santé, enjeu de la gouvernance mondiale ?*, Les Études du CERI, décembre 2003, n°99, pp.3 à 36.

FAVRE Pierre, *Être gouverné : Études en l'honneur de Jean Leca*, Presses de Science-po, 2003.

FLAHAUT François, *Pour une conception renouvelée du bien commun*, Études, 2013/6, tome 418, pp. 773 à 783.

FLECHTHEIM Ossip, *Teaching the future*, The Journal of Higher Education, vol. 15, n°9, 1943.

FLECHTHEIM Ossip, *Futurology : the battle for the future*, 1970.

FRASE Peter, *Four Futures. Life after capitalism*, Verso, 2016.

FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, 2009.

GAUDIN Jean-Pierre, *Pourquoi la gouvernance ?*, Presses de Sciences Po, 2002.

GODET Michel, *Manuel de prospective stratégique : pour les entreprises et les territoires*, Dunod, 2008.

HARDT Michael, NEGRI Antonio, *Empire*, Harvard University Press, 2001.

HERMET Guy, KAZANCIGIL Ali et PRUD'HOMME Jean-François, *La gouvernance : un concept et ses applications*, Karthala, 2005

HUNTINGTON Samuel, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, 2000.

IKENBERRY John, *The Next Liberal Order, The Age of Contagion Demands More Internationalism, Not Less*, Foreign Affairs, volume 99, n°4, pp. 121-132.

KENNEDY Paul, *Naissance et déclin des grandes puissances*, Payot, 2004.

KEROUEDAN Dominique, *Géopolitique de la santé mondiale : leçon inaugurale prononcée le jeudi 14 février 2013*, Collège de France, 2013.

LACROIX Isabelle et SAINT-ARNAUD Pier-Olivier, *La gouvernance : tenter une définition*, Cahiers de recherche en politique appliquée, automne 2012, volume 4, pp.19 à 37.

LOB Jacques, ROCHETTE Jean-Marc, *Transperceneige*, Casterman, 1984.

MALTHUS Thomas, *Essai sur le principe de la population*, Flammarion, 2010.

MANIN Bernard, *Principes du gouvernement représentatif*, Flammarion, 1995.

MANNERMAA Mika, *In search of an evolutionary paradigm for futures research*, Futures, vol.23, issue 4, May 1991.

MEADOWS Dennis, MEADOWS Donella, RANDERS Jorgen, *The Limits to Growth, The 30th year Update*, Chelsea Green Publishing, 2013.

MICHIELS Robert, *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Flammarion, 1971.

PAYE Olivier, *La gouvernance : d'une notion polysémique à un concept politologique*, Études Internationales, 2005, volume 36, n°1, pp.13 à 40.

PIROTTE Gautier, *Vers une société civile globale ?* in La notion de société civile, La Découverte – Collection Repères, 2007, pp. 83-106.

PITSEYS John, *Le concept de gouvernance*, Revue interdisciplinaire d'études juridiques, 2010/7 volume 65, pp. 207 à 228.

ROSENAU James, *Governance without government : order and change in world politics*, Cambridge University Press, 1992.

STIGLITZ Joseph, *Global Public Goods and Global Finance : Does Global Governance Ensure that the Global Public Interest is Served ?* in *Advancing Public Goods*, Edward Elgar Publishing, 2006.

STOKER Gerry, *Governance as theory : five propositions*, 155/1998, UNESCO, pp. 17 à 28.

TOURNIER Charles, *Le concept de gouvernance en science politique*, Papel Político, vol. 12, n°1, janvier-juin 2007.

WELLS H.G., *The New World Order*, Orkos Press, 2014